

SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE

Sommaire

Identité, Toponymie <i>page 1</i>	Château (ou manoir) des Fresnaies <i>page 18...</i>
Un peu d'histoire, à savoir <i>page 1...</i>	Château de la Forêt <i>page 18...</i>
Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire <i>page 4...</i>	Forêt domaniale de St-Sauveur <i>page 18...</i>
Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événement :	Musée Barbey d'Aureville <i>page 20...</i>
Château <i>page 7...</i>	Gare <i>page 21...</i>
Eglise St Jean-Baptiste <i>page 8...</i>	Village d'Hautmesnil <i>page 21...</i>
Presbytère <i>page 9...</i>	Village de Selsoif <i>page 21...</i>
Abbaye Ste Marie-Madeleine Postel <i>page 10...</i>	Commune de Taillepie <i>page 22...</i>
Reconstruction de la ville – mairie <i>page 11...</i>	Cours d'eau <i>page 23...</i>
Manoir Des Maires <i>page 11...</i>	Lavoirs, Fontaines, Etangs <i>page 23...</i>
Ferme des Bréholles <i>page 12...</i>	Croix de chemin <i>page 24...</i>
Haras et château du Quesnoy <i>page 13...</i>	Communes limitrophes & plans <i>page 24...</i>
Château du Lude <i>page 16...</i>	Randonner à St-Sauveur-le-Vicomte <i>page 25...</i>
Manoir de la Conterrie <i>page 17...</i>	Sources <i>page 25...</i>
Château (ou manoir) de Beaulieu <i>page 17...</i>	

Identité, toponymie



St-Sauveur-le-Vicomte appartient à l'arrondissement de Cherbourg, au Canton de Bricquebec (St Sauveur était auparavant chef-lieu de canton) et à appartenait à l'intercommunalité de la Vallée de l'Ouve jusqu'à fin 2016.

Les habitants de St-Sauveur-le-Vicomte se nomment les Saint-Sauverais(es).

St-Sauveur-le-Vicomte compte 2076 habitants (2020) sur une superficie de 34.27 km² soit 63 hab. / km². (83,2 pour la Manche, 111,2 pour la Normandie et 105.9 pour la France).

Le nom de la paroisse est attesté sous les formes *Sancti Salvatoris* (1060-1066), *Neel de Saint Salveur* (XII^e), *Sanctus Salvator Vice comitis* (1205-1280), *Saint-Sauveor le Vicomte* (1313), *Saint Sauveour* (1324).

François de Beaurepaire (Historien et chercheur, passionné par la toponymie, qui a écrit un ouvrage de référence « *les noms des communes et anciennes de la Manche* ») confirme que le déterminant – le Vicomte – évoque le titre de *vicomte de Cotentin* porté jusqu'en 1138 par les seigneurs de Saint-Sauveur.

Sous la Révolution le nom fut modifié en *Saint-Sauveur-sur-Douves* puis *Sauveur-sur-Douve* jusqu'en 1814 et de 1848 à 1851.

Saint-Sauveur-Le-Vicomte est une commune d'une grande superficie composée de vastes étendues de marais, d'un important massif forestier et de sites vallonnés culminant au mont de Taillepie.

Elle fait partie du Parc Naturel Régional des Marais du Cotentin et du Bessin.

Situé au centre même du Cotentin, Saint-Sauveur-Le-Vicomte doit son existence à sa situation stratégique au bord de la Douve, rivière dont les crues isolaient autrefois le Nord de la presqu'île. Le château féodal, dont l'histoire est marquée par une longue présence de troupes anglaises et les combats de la guerre de Cent Ans, témoigne de la valeur militaire de cette position.

Un peu d'Histoire... à savoir

- ✓ Saint-Sauveur paraît pour la première fois dans l'histoire à la fin du X^e siècle. Dès lors, c'était la résidence d'un des plus puissants vassaux du duc de Normandie, le principal château du vicomte à qui était confiée l'administration du Cotentin, et dont le titre s'est maintenu jusqu'à nos jours dans le nom de Saint-Sauveur-le-Vicomte.
- ✓ Le plus ancien vicomte du Cotentin dont le souvenir nous soit parvenu s'appelait Roger. Il vivait sous



Richard I, duc de Normandie, dont la mort doit être fixée à l'année 996, et n'est connu que pour avoir fondé l'église qui devint plus tard l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur.

✓ A Roger succéda Néel, premier du nom, qui figure à plusieurs reprises dans les annales militaires et religieuses de la province, au commencement du XI^e siècle. Vers l'an mil, Néel se mit à la tête des gens du pays pour repousser l'invasion de l'armée de Ethelred, roi d'Angleterre, venue ravager le Cotentin, notamment dans le Val-de-Saire où elle débarqua. Il se couvrit encore de gloire quand il rejeta les Bretons dont les incursions avaient ruiné l'Avranchin. Rejetés au-delà du Coisnon, ils durent respecter la frontière normande.

Le vicomte Néel avait donc un rang important à la cour des ducs Richard II, Richard III et Robert le Magnifique. Après la mort de ce dernier, il fut chargé de gouverner le duché de Normandie pendant la minorité de Guillaume le Bâtard. Il meurt vers l'année 1040 ou 1042.

Son fils héritier Néel II était encore jeune, c'est pourquoi on l'appela Néel le jeune. Il se laissa séduire par Gui de Bourgogne (ou Gui de Brionne), normand par sa mère et propre cousin du jeune duc, qui revendiquait le duché de Normandie. Néel II et ses amis, s'engagèrent par serment à le soutenir et à guerroyer Guillaume le Bâtard pour le déshériter par force et par trahison. Mais, Guillaume le Bâtard, averti de ce complot et pratiquement dépourvu de ses biens alla en France trouver le roi Henri I^{er} de France, à qui son père Robert avait rendu service.

Une bataille, la bataille de Val-ès-Dunes (12 km au sud-est de Caen), s'engagea le 10 août 1047, entre les insurgés et la troupe de Guillaume qui s'accroissait au fur et à mesure de son avance, aux côtés des troupes du roi. Dans l'armée normande, les uns tombent, les autres sont blessés ; ceux qui ont peur prennent la fuite. Les vainqueurs qui se précipitent sur leurs traces les harcèlent et les massacrent au passage de l'Orne. Le conflit terminé, le roi rassemble ses gens pour retourner en France, tandis que Guillaume reste en Normandie, et de long temps il n'y eut point de guerres au pays. Les barons se réconcilièrent avec le duc. Mais Néel II ne put faire sa paix et n'osa demeurer au pays. Il fut longtemps en Bretagne avant d'obtenir pardon.



Colonne en souvenir de la bataille du Val-ès-Dunes

✓ A la mort de Néel II le titre de vicomte passa à Eudes, son frère. Eudes le vicomte se fit connaître par les donations qu'il fit à l'abbaye de Saint-Sauveur.

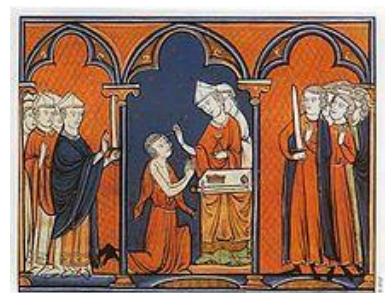
✓ Après Eudes, nous rencontrons deux vicomtes, Néel III et Roger II, petits-fils de Néel II ou encore ses neveux. Roger II de Saint-Sauveur, qui avait pris le parti pour Etienne de Blois (roi d'Angleterre de 1135 à 1154) prétendant au royaume d'Angleterre et du duché de Normandie, tomba dans une embuscade, sur la fin de l'année 1137, ou au commencement de l'année 1138, et fut égorgé sans pitié par ses ennemis.

✓ L'héritage de Roger le vicomte et de son épouse Cécile (fille d'Enguerran de Port) fut recueilli en grande partie par leur nièce, Léticie, qui épousa Jourdain Taisson, l'un des plus riches barons de la Normandie et qui jouissait également en Angleterre de domaines considérables. Il décède en 1178. Leur fils aîné, Raoul Taisson, posséda la baronnie de Saint-Sauveur. On le trouve souvent à la cour de Richard Cœur de Lion. En 1201, il fut nommé par Jean-sans-Terre sénéchal du duché de Normandie. Il fit de nombreuses donations à diverses maisons religieuses (cathédrale de Bayeux, abbayes de Saint-Sauveur, de Blanchelande, de Hambie, de Savigny, de la Vieuville, etc.). Il mourut au plus tard vers la fin 1213 ou début 1214. Il avait épousé Mathilde de la Lande-Patri qui se remaria à Guillaume de Milly.

✓ C'est sa plus jeune fille, Mathilde qui, en épousant Richard de Harcourt (fils de Robert II d'Harcourt et de Jeanne de Meulan, dame de Meulan et de Brionne) succéda dans la baronnie de Saint-Sauveur. Richard de Harcourt étant le chef d'une des plus célèbres maisons de Haute-Normandie. Le roi fit dresser un état des fiefs de la Normandie, dans lequel un article est consacré à la baronnie de Saint-Sauveur "*Richard de Harcourt tient du roi la baronnie de Saint-Sauveur par le service de quatre chevaliers. Cette baronnie en devait cinq, quand elle était entière...*". Richard de Harcourt fut l'un des onze barons normands invités à assister au couronnement de Saint-Louis, à Reims, le 29 novembre 1226. Il mourut entre 1236 et 1239.



Blason de la famille de Harcourt : de gueules à deux fascés d'or



Le sacre de Louis IX

✓ Son fils aîné, Jean de Harcourt était sans doute mineur à la mort de son père. En 1270, accompagné de Jean, l'aîné de ses enfants, il prit part à la seconde croisade de Saint-Louis. A sa mort en 1288, la baronnie de Saint-Sauveur, échut à son fils Robert de Harcourt, qui était alors archidiacre de Cotentin, et qui monta en 1291 sur le siège épiscopal de Coutances. Il mourut le 7 mars 1315 et inhumé dans la cathédrale de Paris.

Son successeur dans la baronnie de Saint-Sauveur fut son neveu Jean III de Harcourt qui avait épousé Alix de Brabant. Ils eurent trois enfants : Jean IV, Louis et Godefroi (ou Geoffroy). Jean III céda de son vivant la baronnie de Saint-Sauveur à Louis. Louis fut bientôt remplacé par Godefroy, son jeune frère, dont l'histoire fait l'objet d'un chapitre ci-dessous.

✓ En 1473, la baronnie de Saint-Sauveur appartient à la famille de Villequier, suite à la concession que fit Charles VII à son chambellan André de Villequier qui avait épousé Antoinette de Magnelais, maîtresse du roi, puis fit retour à la Couronne pour passer entre les mains de divers engagistes. En 1575, Henry III la céda à Christophe de Bassompierre.

✓ En 1697, la seigneurie de Saint-Sauveur-le-Vicomte fut vendue à Louis-Alexandre de Bourbon, comte de

Toulouse et ses descendants la possédèrent jusqu'à la Révolution. Le dernier seigneur de Saint-Sauveur fut le duc de Chartres.

- ✓ Sous la protection de la forteresse, l'agglomération se développa en se tournant vers le commerce et l'exploitation des ressources naturelles voisines. Il faut rappeler l'activité des charbonniers en forêt et la navigation sur la Douve de bateaux à fond plat, appelés les gabarres, descendant la rivière avec un chargement de pierres extraites de la carrière, toute proche de Rauville-La-Place, et remontant de Carentan avec la Tangué sable marin utilisé pour l'amendement des terres argileuses.
- ✓ Sous l'Ancien régime, soit pendant les deux siècles antérieurs à la Révolution, la présence d'un baillage et d'une importante baronnie y favorise l'émergence d'une bourgeoisie d'office (juges, baillis, avocats, greffiers.) jadis nombreuse et influente. Mais l'activité principale, celle qui demeure prédominante de nos jours, reste l'élevage des bovins, qui bénéficie conjointement des ressources du bocage et du complément de pâture offert à la belle saison par les vastes prairies inondables des marais communaux.
- ✓ Un point peu connu de l'histoire locale se rapporte à l'élevage du cheval : quand les haras publics furent créés en 1665, Louis XIV fonda le haras du Roi au château du Quesnoy. L'essai fut bref ; en 1714, les chevaux furent expédiés dans l'Orne pour y créer le Haras du Pin. (cf. § L'Ancien Haras – le Château du Quesnoy).
- ✓ Au cours de la période révolutionnaire de la Convention nationale (1792-1795), la commune porte le nom de Sauveur-sur-Douve.
- ✓ L'affaire criminelle Esteban Albillo a lieu à Saint-Sauveur-le-Vicomte et est jugée par la cour d'assises de la Manche le 15 décembre 1920.

✓ Le 13 juin 1944, les Américains préparent la prise de Cherbourg : ils envisagent dans un premier temps d'atteindre les côtes ouest du Cotentin pour couper les lignes allemandes de ravitaillement. A cet effet, ils se dirigent ainsi vers le secteur Saint-Sauveur-le-Vicomte avec ses points de franchissement sur la Douve dont la prise doit assurer la poursuite de la progression vers l'ouest. Les parachutistes et les soldats aérotransportés de la *82nd Airborne Division* sont à moins d'un kilomètre à l'est de cette commune le 15 juin.



Le 16 juin à compter de 5 heures du matin, le *508th Parachute Infantry Regiment (82nd Airborne Division)* commandé par le colonel Roy E. Lindquist s'élance à l'assaut des défenses allemandes installées sur les hauteurs à l'est du village mais les parachutistes américains, opposés à des éléments de la *265 Infanterie-Division*, sont dans l'incapacité de percer la ligne de front.

C'est l'attaque menée par les soldats aérotransportés du *325th Glider Infantry Regiment* appuyés par les chars de l'escadron A du *746th Tank Battalion* qui oblige les Allemands à se replier : depuis cette nouvelle position, les Américains observent la manœuvre de désengagement de leurs adversaires. Le général Ridgway, commandant la *82nd Airborne Division*, demande l'autorisation de déployer ses forces sur l'autre rive de la Douve :

ayant reçu une réponse favorable, il donne l'ordre au 1^{er} bataillon du *325th Glider Infantry Regiment* commandé par le Major Teddy H. Sanford de traverser le pont et de sécuriser les abords sud-ouest de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Les Allemands, qui se sont en grande majorité repliés, n'offrent pas de résistance particulière et les soldats aérotransportés peuvent installer un périmètre défensif à plus de 2 kilomètres en périphérie du village. Les sapeurs mettent aussitôt en place un point de passage sur la Douve qui permet aux chars américains d'accéder à l'intérieur de la commune.



Face au 78 de la rue Bottin-Desyllès (rue allant vers Portbail), l'équipage d'un canon de 57 mm américain est touché par les tirs de mortiers allemands, qui provoquent l'explosion d'un GMC, avec ses 65 gallons d'essence. Quatre hommes sont blessés et quatre autres tués.

Le lendemain 17 juin à 5 heures, Saint-Sauveur-le-Vicomte, qui est partiellement rasé, entraînant la perte irrémédiable d'une importante quantité de bâtiments anciens, est traversé par le *47th Infantry Regiment (9th Infantry Division)* commandé par le colonel George W. Smythe. Il progresse le long de l'actuelle route départementale 15 en direction de Portbail...

✓ La communauté de communes de la Vallée de l'Ouve s'est créée le 31 décembre 1996 entre les communes de Biniville, Catteville, Crosville-sur-Douve, Hautteville-Bocage, La Bonneville, Orglandes, Rauville-la-Place et Saint-Sauveur-le-Vicomte. Adhérent plus tard : Sainte-Colombe, le 1^{er} janvier 1999 ; Besneville, Néhou, Neuville-en-Beaumont, Golleville et Reigneville-Bocage, le 1^{er} janvier 2002 ; Saint-Jacques-de-Néhou et Taillepied, le 1^{er} janvier 2014.

La CC de la Vallée de l'Ouve s'étendait ainsi sur une superficie de 150,85 km², pour une population de 5 736 habitants (recensement 2011).

Elle cesse d'exister le 1^{er} janvier 2017 après son absorption par la communauté d'agglomération du Cotentin.

✓ Dans le cadre de la Réforme Territoriale (loi NOTRe promulguée le 7 août 2015), une nouvelle intercommunalité du Grand Cotentin (la CAC) est née depuis le 1^{er} janvier 2017, regroupant l'ensemble des EPCI de la Presqu'île (Val de Saire, canton de Saint-Pierre-Eglise, la Saire, Cœur du Cotentin, Vallée de l'Ouve, Douve

Divette, Les Pieux, Côte des Isles, région de Montebourg), les communes nouvelles (Cherbourg-en-Cotentin et La Hague), soit 150 communes représentant 181 897 habitants.

Certaines intercommunalités se sont transformées en commune nouvelle offrant semble-t-il des perspectives intéressantes aux communes qui se regroupent ainsi et de disposer d'une influence plus importante au sein de cette énorme intercommunalité. Ce n'est pas le cas de celle de la Vallée de l'Ouve.

Ainsi la commune de Saint-Sauveur-le-Vicomte se présente individuellement à cette nouvelle intercommunalité, ne représentant que 1.1 % de la population total de cette dernière. Le Conseil communautaire de la CAC étant composé de 221 délégués, dont 59 pour Cherbourg-en-Cotentin.



Les personnes ou familles liées à la commune et leur histoire

- **Geoffroy d'Harcourt** (XIV^e) dit le chevalier boiteux, l'un des plus puissants barons du Cotentin, prit le parti des Anglais contre Philippe VI de Valois et mourut au combat en 1356.

Ce long conflit dynastique, que fut la guerre de Cent Ans, prend localement une résonance très forte, en raison du rôle de premier plan que joue dans ces événements Geoffroy d'Harcourt, sire de Saint-Sauveur-Le-Vicomte. Encore fréquemment loué comme valeureux défenseur de l'autonomie normande, ce dernier n'en a pas moins contribué au déclenchement d'un conflit qui devait apporter la ruine dans toute la région. Rejeté dans ses prétentions au mariage d'une riche aristocrate, Jeannette Bacon, que l'on préféra unir au fils du maréchal Robert Bertran de Bricquebec, Geoffroy se lance alors dans une guerre privée, puis dans une rébellion ouverte contre le roi de France. S'étant finalement allié au roi anglais, c'est lui, qui, après avoir vanté les avantages d'un débarquement en Cotentin, sert de guide à l'agresseur, en 1346, lors d'une chevauchée guerrière qui devait s'achever par la bataille de Crécy. Par la suite et jusqu'à sa mort en 1352, Geoffroy continue ses incessantes escarmouches et trouve aussi l'alliance de Charles de Navarre, un autre rival du roi de France. Enfin ayant cédé en héritage le château de Saint-Sauveur au roi Edouard III, il permet une implantation anglaise tenace sur le sol du Cotentin. La forteresse ne sera reprise qu'en 1375, au terme de ce qui fut le premier grand siège d'artillerie de l'histoire militaire.

La seconde phase de la guerre de Cent ans, débutée en 1418 par l'invasion des troupes anglaises, correspond à une période certes tendue, mais beaucoup moins meurtrière. Tandis que le conflit se déplace assez loin de la région, l'intérêt particulier porté à la Normandie par le roi anglais le conduit à pratiquer une politique relativement conciliante à l'égard de ses nouveaux vassaux.

- **Jean de Robertsart** (aussi appelé John Robessart), seigneur d'Escaillon et de Bruilles, enlève, en 1420, la duchesse Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut et de Hollande (fille du duc Guillaume II de Bavière-Straubing alias Guillaume IV. Mariée en 1418 à Jean IV de Bourgogne (son cousin), duc de Brahant, fils d'Antoine de Bourgogne et neveu de Jean-sans-Peur. Elle reconnut en 1428 Philippe le Bon (son autre cousin) comme héritier de ses domaines, qu'elle lui abandonna formellement en 1433, pour la conduire en Angleterre.

Le roi d'Angleterre lui donne entre autres la ville de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Mort en 1450, sa pierre tombale se trouve à Christ Church à Londres avec l'inscription suivante : « *Hic jacet strenuus vir Dom. Johannes Robsard Valens" "Miles in Armis, qui Obiit 24 die decembris A.D 1450* ».

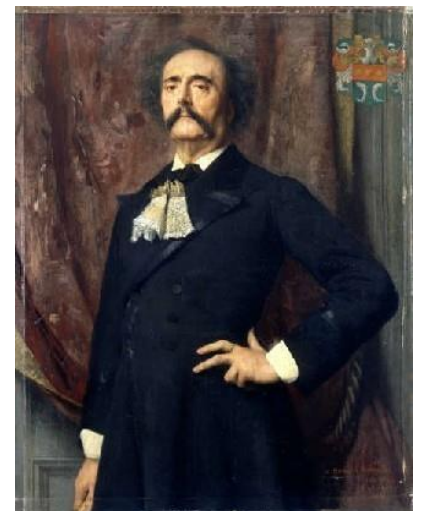
- **Jules Amédee Barbey d'Aurevilly** (1808-1889) est le plus grand et le plus controversé écrivain de la Manche.

Il naît le 2 novembre 1808, lors d'une partie de whist (jeu de carte) à l'hôtel particulier de son grand-oncle le chevalier de Montressel à Saint Sauveur-le-Vicomte. L'aîné de quatre frères, il est élevé dans un milieu familial austère, où seuls, le salon de sa grand-mère et les contes normands de la servante Jeanne Roussel frappent l'imagination du jeune Jules, le romancier s'en souviendra plus tard.

A dix-neuf ans, il part à Paris pour terminer ses études secondaires au Collège Stanislas, où il rencontre le poète Maurice de Guérin, avec qui il se lie d'une grande amitié qui sera brisée en 1839 par la mort de ce dernier.

Reçu bachelier, Jules Barbey poursuit ses études à la Faculté de droit de Caen. C'est là en 1832 qu'il fait ses premiers pas dans le journalisme avec la Revue de Caen, fondée avec son cousin et le bibliothécaire Trébutien. L'amitié entre Jules Barbey et Trébutien dure, à une interruption près, jusqu'en 1858, et donne lieu à une importante correspondance littéraire. Dans la Revue de Caen, il publie "Léa", sa première nouvelle. "Le Cachet d'onyx", écrit à la même époque suite à sa déception amoureuse auprès de *Louise Cantru des Costils*, ne paraîtra que plus tard.

En août 1833, ayant achevé ses études de droit, il s'installe à Paris grâce à l'héritage du *chevalier de Montressel*. Il écrit beaucoup, mais ne parvient pas à se faire éditer. Vers 1836, l'évolution politique de Jules Barbey le décide à adopter la particule nobiliaire d'Aurevilly dont sa famille dispose. Reçu dans des salons tels que celui de Madame de Fayet et celui de Madame de Vallon, Jules Barbey d'Aurevilly brille par l'esprit de sa conversation. A l'époque où son frère Ernest se marie et son frère Léon prend la robe, lui, se façonne un personnage de dandy,



inspiré du modèle anglais incarné par *Lord Byron* et surtout par *George Brummell*, à qui il consacra une étude publiée par Trébutien en 1844.

L'écrivain collabore à plusieurs revues, telles que le *Nouvelliste* et le *Globe*, et pendant un an, il est rédacteur de la *Revue du monde Catholique*. Paraissent dans divers périodiques "*l'Amour impossible*", "*la Bague d'Annibal*", "*les Prophètes du Passé*", et "*le Dessous de cartes d'une partie de whist*", la première "*Diabolique*". Dès sa publication en feuilleton, "*Une vieille maîtresse*" connaît un succès et suscite une polémique qui tous deux étonnent l'écrivain, désormais, il connaîtra rarement l'un sans l'autre.

En 1851, Jules Barbey d'Aureville fait la rencontre de la Baronne de Bouglon, qu'il surnomme son "Ange blanc". Le dandy s'adoucit sous son influence, se réconciliant avec ses parents ainsi qu'avec la pratique religieuse. Le mariage projeté n'aura jamais lieu, mais jusque dans ses vieux jours, Barbey démultipliera les déclarations d'amour à son "éternelle fiancée".

"*L'Ensorcelée*", publiée en 1852, affirme de nouveau le caractère régionaliste du romancier. En 1860 paraît le premier volume des "*Œuvres et des Hommes*", la série dans laquelle seront édités, pendant près de cinquante ans, les 1.300 articles de critique historique, politique et littéraire écrits par Jules Barbey d'Aureville. "*Le Chevalier Des Touches*", préparé depuis dix ans sur la demande de Madame de Bouglon, paraît en volume en 1864, suivi de près "*d'Un Prêtre Marié*", qui attirera la colère de l'Eglise.

La mort, en 1868, de Théophile Barbey, père de Jules, met au jour des dettes qui aboutissent à la vente des propriétés familiales à Saint Sauveur-le-Vicomte. Si Barbey, vieillissant, retourne plus souvent dans son pays natal, il préfère désormais séjourner à Valognes.

L'édition des "*Diaboliques*" en 1874 entraîne l'auteur dans un procès pour outrage à la morale publique. Le procès qui, selon Barbey, est un prétexte à "faire payer au Romancier la rigueur du Critique", terminera en un non-lieu, mais Jules Barbey d'Aureville attendra huit ans avant de rééditer l'Œuvre.

A près de soixante-dix ans, Barbey est toujours le causeur étincelant, le dandy superbe d'antan et accueille dans son modeste appartement parisien de jeunes admirateurs tels que Léon Bloy et François Coppée. S'il est moins solitaire qu'autrefois, il se montre néanmoins soucieux d'éloigner ceux qui cherchent uniquement à profiter de la renommée dont il dispose maintenant.

En 1879, il rencontre Louise Read, qui deviendra sa secrétaire et qui se consacrera à l'écrivain dans les dernières années de sa vie. C'est elle, légataire universelle de Barbey, qui mènera à terme la publication des "*Œuvres et des Hommes*". L'année 1882 voit la publication de la dernière Œuvre romanesque de l'écrivain, "*Une Histoire sans nom*". "*Ce qui ne meurt*" pas, publié en 1883, représente la version définitive de "*Germaine*", écrit en 1835.

Sa santé s'affaiblit depuis quelques années, s'éteint à Paris le 23 avril 1889, suite à une grave hémorragie. Il a 80 ans. Il avait été enterré à Paris, au cimetière Montparnasse. Désormais, il repose à saint-Sauveur-le-Vicomte au cœur du petit cimetière qui se trouve le long du château, à côté de son frère le révérend père Léon Barbey.



Ecrivain controversé, il s'est souvent inspiré du Cotentin pour décrire les paysages de ses œuvres qui lui vaudront

scandale et notoriété : *L'ensorcelée*, *Les diaboliques*, etc. Quelques lieux du canton sont liées à ses œuvres : *L'ensorcelée* (1854) → L'église et le vieux presbytère de Saint-Sauveur-le-Vicomte, la Lande de Rauville. Un prêtre marié (1865) → L'église de Taillepied, la chapelle de Rauville, le château du Quesnoy et Néhou.

- **Marie-Madeleine Postel** (1756-1846), pour l'état civil **Julie Françoise Catherine Postel**, née à Barfleur, sous le règne de Louis XV, surnommée la *grande sainte du Cotentin* est une pionnière de l'éducation des filles du département. Elle reçut une éducation soignée au couvent des bénédictines de Valognes. En 1776, de retour à Barfleur, Julie y ouvrit une école qui devint bientôt un pensionnat. Les orphelines et les petites filles pauvres avaient ses préférences. Le nom de « bonne demoiselle » donné à l'institutrice, traduisait le respect dont l'entourait la population.

En 1789, la révolution éclate, et Barfleur n'échappe pas à la folie révolutionnaire, Julie cache chez elle les objets précieux de l'église Saint Nicolas de Barfleur. Quand la persécution devint sanglante, elle donna abri aux ecclésiastiques fidèles à l'Eglise, favorisant les départs de plusieurs d'entre eux pour l'exil.

Le retour des prêtres proscrits ne suffisait pas pour accomplir les travaux d'apostolats qui s'imposaient, à Barfleur, la discorde entre chrétiens attristait profondément Julie mais n'engendrait pas la lassitude.

Elle se fit avec plus d'ardeur que jamais catéchiste et auxiliaire des prêtres (La Pernelle, Réville, Montfarville) en parcourant à pied les chemins boueux.

Cherchant à quitter Barfleur, elle est recrutée à l'hospice de Cherbourg où elle est rejointe par une ancienne élève et puis trois autres compagnes. Puis, le 8 septembre 1807 elles professèrent leurs premiers vœux en prenant le nom « Pauvres filles de la Miséricorde », qui prendra ultérieurement le nom d'Institut des sœurs des écoles chrétiennes de la Miséricorde. Julie prend le nom de Marie Madeleine.

La congrégation s'installa successivement à Octeville l'Avenel, jusqu'en 1811 (séjour sera marqué par le décès de quatre religieuses), Tamerville de 1811 à 1813 dans une ancienne école de fille nommée « Le Couvent ». Elles quitteront Tamerville pour Valognes pour une petite maison « l'Agonie » en 1813 située rue des Capucins en face



de l'abbaye Bénédictines. Elles ne resteront que quelques mois, de retour à Tamerville dans une chaumière du Hamel au Bon de 1813 à 1816. Puis la congrégation trouvera en 1832 sa demeure définitive dans la vieille abbaye bénédictine du XI^e siècle de Saint-Sauveur-le-Vicomte que les sœurs font rebâtir grâce à un artisan local, François Halley. Les travaux commencèrent en novembre 1842, mais comme elle l'avait elle-même prédit, la Sainte ne devait pas avoir la joie de contempler l'achèvement des travaux, peu à peu ses forces déclinaient, elle décèdera le 16 juillet 1846, à l'aube de ses 90 ans (novembre).

Mère Marie-Madeleine Postel fut Béatifiée le 17 mai 1908, sous le pontificat de Pie X. La Canonisation eu lieu le 23 mai 1925, sous le pontificat de Pie XI.



- Plusieurs enfants de la commune ont donné leur vie pour la Liberté de la Première Guerre mondiale. 95 noms apparaissent sur le monument aux morts, et donc impossible de les énumérer ici.

Parmi les noms cités sur le monument aux morts, tous ne sont pas natifs de la commune mais elle était leur dernier domicile. D'autres soldats natifs de cette commune ont été enregistrés dans leur dernière commune d'habitation.

Ces soldats de 14-18, qui se battaient dans les tranchées, étaient surnommés « les poilus », expression qui désignait une personne courageuse, virile. Il semble que cette expression vient de celle-ci « brave à trois poils » énoncée par Molière. Il l'utilisait également pour signifier un homme faisant preuve de beaucoup de courage. C'est pourquoi les soldats de 14-18 étaient surnommés ainsi, que ces derniers n'utilisaient d'ailleurs pas et s'appelaient « les hommes ».



Le monument aux morts est un mausolée portant des statues de l'Archange Saint-Michel, d'une femme en deuil, d'un poilu et d'urnes avec voile. .

Plus de 1.3 million de militaires décédés au cours de la Grande Guerre ont obtenu la mention « Mort pour la France ». Le deuil de la Grande Guerre a déterminé les communes à rendre hommage à leurs morts pour la Patrie. Dans les années 1920-1925, ce sont quelque 36 000 monuments aux morts qui furent érigés malgré les difficultés de la reconstruction. Leur construction commence dans l'immédiat après-guerre, mais se prolonge tout au long du XX^e siècle.

Lors de la Seconde Guerre mondiale, les soldats morts pour la France sont au nombre de 8 : Joseph **Adrix** (1912-1940), quartier-Maître Chauffeur tué lors du naufrage du paquebot Meknès le 24 juillet 1940 ; Gaston **Avenel** (1094-1940) ; Albert **Challand** (1900-1940) ; Jean **Fouillet** (1900-1940) ; Louis **Gancel** (1919-1940), second-maître électricien embarqué sur le sous-marin « Narval » Q118 disparu le 15 décembre 1940 avec son bâtiment coulé au cours d'une patrouille en Méditerranée (golfe de Gabès - à proximité de la bouée 3 du chenal de Kennah, Tunisie) ; Julien **Gourbin** (1898-1940) ; Henri **Havas** (1918-1940) ; Désiré **Quoniam** (1916-1940).

Dix-sept victimes civiles sont à déplorer durant la Seconde Guerre mondiale : Marie **Alexandre** (28 ans), Germaine **Desiré** (46 ans), Hélène **Dujardin** (22 ans), Paulette **Duval** (22 ans), Léontine **Gustave** (60 ans), Pierre **Hébert** (68 ans), Alice **Huet** (43 ans), Joséphine **Jeanne** (55 ans), Ernest **Laforêt** (38 ans), Joséphine **Lemière** (79 ans), Alice **Renault** (32 ans), Marie **Sauve** (52 ans), Paul **Sauve** (53 ans), Pierre **Touzard** (77 ans), Zéline **Touzard** (84 ans), victimes civiles des bombardements ou tirs d'artillerie à Saint-Sauveur-le-Vicomte ; Désiré **Juste** (35 ans) tué à Sainte-Mère-Eglise ; Pierre **Le Marinel** (64 ans) tué à Bayeux.

Deux soldats sont tombés au champ d'honneur en Indochine : Roger **Bellée** (1925-1949) tué à Dong Khé au Viet-Nam ; Olivier **Beuve** (1931-1953), tué à Nam Dinh au Viet-Nam.

Deux soldats sont morts pour la France en AFN-Algérie : Octave **Josse** (1938-1960), tué accidentellement à Philippeville ; Germain **Leprévost** (1939-1961), tué à El Biard près de Constantine.

- **Vladimir Grunberg** (1902-1942), né à Kovno (Russie), son épouse **Maria Popper**, née le 3 octobre 1903 à Tarnopol et leurs deux enfants, Claire et Marc-Pierre, de nationalité Russe, victimes de l'antisémitisme, se sont réfugiés en 1938 à Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Wladimir est arrêté et interné à Cherbourg puis à Drancy, en juin 1941 parce que juif et étranger. Il est déporté à Auschwitz par le convoi n°33 parti le 16 septembre 1942.

Maria, qui était traductrice (sûrement réquisitionnée) pour la Kommandantur se croyait peut-être hors de danger. Pourtant, le 11 octobre 1942, elle fut arrêtée chez elle, avec son fils Marc, par la Sicherheitspolizei de Cherbourg aidés par la gendarmerie française. Internés à la prison de Saint-Lô pendant 6/7 jours avant d'être transférés à Drancy, ils seront déportés début novembre 1942, sans retour à Auschwitz par le convoi n°40 qui transporte 1 000 personnes, dont 141 enfants.

Leur date de décès reste pour l'instant inconnue mais on sait que Maria fut gazée dès son arrivée à Auschwitz.

Les noms de Maria et de sa famille déportée sont inscrits sur le monument contre la porte de l'ancienne prison de Saint-Lô mais pas sur le monument aux morts de St-sauveur-le-vicomte.

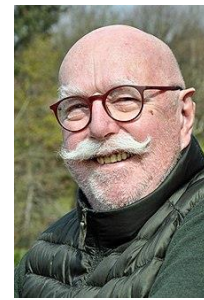
Leur fille de 8 ans, sauvée par Maurice Jouan, charron, vit en Israël avec ses 3 fils.

- **Jean-Paul Rouland** (1928-) et son frère **Jacques Rouland** (1930-2002) sont nés à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Fils d'Augustin Rouland, teinturier de profession, ils furent des pionniers de la télévision de divertissement avec, notamment, Monsieur Cinéma et la Caméra invisible avec Pierre Bellemare et Jacques Legras.

Jacques, homme de radio et de télévision, est décédé des suites d'un cancer et est inhumé à Escames (Oise).

Tandis que Jean-Paul, homme de radio et de télévision, mais aussi écrivain, auteur dramatique et peintre, il est retraité depuis 1988 et se consacre alors à la peinture « zygomatique ».

Le 18 mai 2018, Jean-Paul célébra ses 90 ans en se produisant sur la Grande Scène du Chesnay. Durant ce spectacle intitulé *Jean-Paul Rouland 9.0*, il revisite avec humour, dérision et émotion les grands événements de sa vie.



Jean-Paul



Jacques

Le patrimoine (public et privé), lieux et monuments à découvrir, événements...

Après la guerre de Cent Ans, le Cotentin s'ouvre à une période prospère. (Les Guerres de Religion n'affecteront pas ce mouvement général.) Prenant appui sur les bons rendements d'une agriculture modernisée et utilisant la qualité des savoir-faire et des matériaux locaux, petits et grands seigneurs, bourgeois et paysans aisés érigent alors les innombrables demeures qui constituent, aujourd'hui encore, un très riche substrat architectural. Le XVI^e siècle est bien un authentique « âge d'or » de nos campagnes.



A Saint-Sauveur-le-Vicomte, en témoignent notamment le manoir Des Maires, au beau portail orné de rinceaux d'acanthe, le manoir des Bréholles ou encore celui de la Conterie. A l'intérieur du bourg, plusieurs maisons urbaines ont gardé leur silhouette et leur plan du XV^e siècle, caractérisées par de très longues façades sur rues, des tours d'escalier hors-cœuvres et de vastes arrières cours à usage semi agricole. Dans le domaine religieux, les reconstructions sont également nombreuses. L'abbaye bénédictine, dont le chœur est entièrement réédifié dans le style gothique flamboyant, en offre un très bel exemple.

Au XVII^e et XVIII^e siècles, architecturalement, la période est surtout marquée par un mouvement d'urbanisation de la vie nobiliaire, qui se traduit par la construction de nouvelles demeures nobles. Bien qu'à une moindre échelle que Valognes, sa très aristocratique voisine, Saint-Sauveur s'enrichit aussi de quelques « hôtels particuliers ». Beaucoup des anciennes maisons donnant sur l'artère centrale du bourg sont dans le même temps modifiées et dotées de nouvelles façades, à l'instar de celle qui abrite aujourd'hui le musée consacré au célèbre écrivain Jules Barbey d'Aurevilly.

A Saint-Sauveur cette période est également marquée par la création d'un hôpital, installé en 1691 dans la cour du château, dont l'implantation garantira la survie de l'édifice médiéval.

Aux XIX^e et XX^e siècles, c'est la période des derniers grands défrichements qui continueront d'attaquer les bois de Saint-Sauveur-Le-Vicomte, où l'on voit s'implanter de petits châteaux bourgeois, lieux de villégiature de riches citadins. Saint-Sauveur bénéficie de l'arrivée du chemin de fer, dans les années 1860.

En juin 1944, Saint-Sauveur-Le-Vicomte est partiellement rasé, entraînant la perte irréversible d'une importante quantité de bâtiments anciens. Les travaux de Reconstruction ont donné aux quartiers détruits un aspect radicalement nouveau tout en maintenant une harmonie avec les vestiges du passé.

Les abords du vieux château ont changé, tandis que le bourg s'étend davantage en direction de Bricquebec, au nord, et de Port-bail vers l'ouest.



- **Château (XI^e-XII^e)**

Du château, assiégé deux fois pendant la guerre de Cent Ans, ne subsiste que l'enceinte fortifiée flanquée de tours et un donjon massif... vestiges classés MH depuis 1840.

En raison du rôle éminent que Geoffroy d'Harcourt (mort en 1356) joua dans le conflit opposant Edouard III à la couronne de France et des événements dont il fut le théâtre, le château de Saint-Sauveur-Le-Vicomte demeure l'un des monuments du patrimoine français parmi les plus évocateurs de la guerre de Cent ans.



Après avoir servi de siège à la révolte menée par Geoffroy d'Harcourt, il devait en effet passer par héritage au roi anglais et, dès lors, servir de tête de pont stratégique aux opérations guerrières menées en Cotentin.

L'attaque conduite en 1375 par les troupes de Charles V (1338-1380), dit « le sage », contre cette forteresse réputée imprenable fut aussi le premier grand siège d'artillerie de notre histoire militaire.

Le donjon actuel, édifié dans la première moitié du XIV^e siècle, dominant la haute et la basse-cour et adoptant le plan rectangulaire des tours résidentielles de l'époque ducale, constitue un manifeste de l'attachement de Geoffroy d'Harcourt à l'héritage de « la duché » de Normandie. Il est carré avec des contreforts plats. Il comprend une salle de réception, la chambre du seigneur et la salle des gardes, qui donne sur le chemin de ronde.

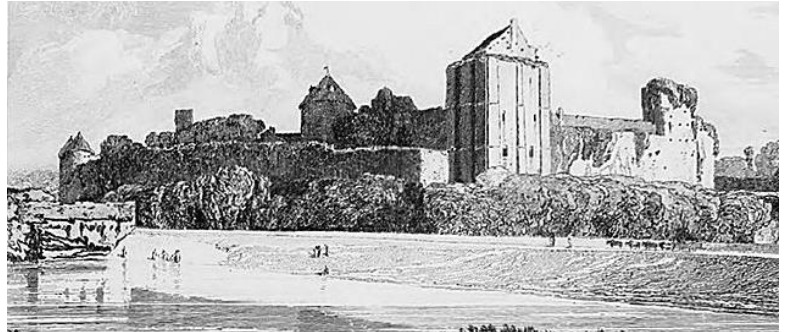
Ce château tombait en ruine quand en 1691 le roi Louis XIV l'affecta au service d'un hospice. Le château fut restauré et de nouveaux bâtiments adjoints lui permirent de recueillir aussi des orphelins. Avant la guerre 39/45, cet hospice était dirigé par les religieuses de Saint-Paul de Chartres qui furent remplacées en 1948 par les sœurs de l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Il subit à nouveau les outrages des bombardements de juin 1944 et les occupants durent se réfugier provisoirement dans des baraquements. Les enceintes, les locaux de l'hospice et les toitures furent touchés, ainsi que les maisons adossées aux remparts qui disparurent, redonnant au château son aspect médiéval.

De nombreuses tranches de travaux ont été réalisées ces dernières années visant à restaurer le donjon, la courtine nord et les remparts.

L'ancienne chapelle est occupée par l'office du tourisme.

Depuis quelques années, au mois d'août, le château accueille une grande fête médiévale ; jeux anciens, campements médiévaux, concerts, spectacles de fauconnerie, etc.



Le château en 1822



Le Donjon



La "tour d'Aillet"

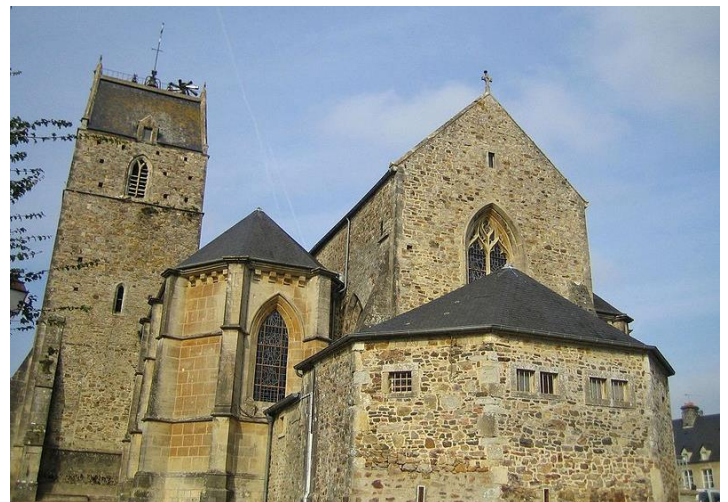


Le logis Robessart

• Eglise Saint-Jean-Baptiste (XII^e-XV^e-XIX^e)

D'après d'anciens documents, il semble que l'église paroissiale de Saint-Sauveur-le-Vicomte, initialement située à l'intérieur de l'enceinte du château, ait été transférée à son emplacement actuel, sur le bord de la voie menant vers Portbail, au début du XII^e siècle. Son déplacement témoigne du développement du bourg, alors en pleine expansion, et des besoins nouveaux d'une population de plus en plus nombreuse.

Mises à part quelques pierres de remploi, l'église actuelle ne conserve plus d'éléments architecturaux attribuables à l'époque de sa fondation. Une partie de l'édifice remonte encore à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e siècle, mais l'ensemble a fait l'objet d'importants travaux de rhabillage et de modernisation au cours des siècles suivants. Comme le reste du bourg et l'abbaye voisine, l'église de Saint-Sauveur-le-Vicomte a notamment beaucoup souffert des événements de la guerre de Cent Ans. Après le retour de la paix, dans la seconde moitié du XV^e siècle, l'édifice a été très largement remanié en style gothique flamboyant. Les grandes arcades de la nef ont été reconstruites à la mode du jour, avec leurs moulures finement nervurées paraissant s'enfoncer dans l'épaisseur des grosses colonnes circulaires qui les soutiennent. Tandis que les bas-côtés ont été voûtés dès le XV^e siècle, la nef centrale, initialement couverte en charpente, n'a reçu son voûtement sur croisées d'ogives que dans le courant du XVII^e siècle.





La nef est certainement la partie la plus remarquable. Elle est composée de quatre travées, le tout vouté sur croisées d'ogives. Ses arcades sont supportées par de gros piliers cylindriques. Le transept est la partie la plus ancienne de l'édifice, XII^e siècle. Chaque croisillon comporte deux travées avec nervures en boudin.

Elle est séparée du chœur par deux chapelles latérales formant transept. Celle du nord est éclairée par une grande baie flamboyante, venue se substituer à deux fenêtres plus anciennes dont la trace se devine encore dans les maçonneries extérieures. La petite baie percée dans le mur ouest de cette chapelle a en revanche été conservée dans son état du XIII^e siècle et garde intérieurement quelques vestiges résiduels d'un ancien décor peint.

La chapelle située sous le clocher, côté sud, à la jonction du chœur et de la nef possède encore l'une de ses belles fenêtres à remplages flamboyants, tandis que les autres ont été partiellement obstruées à une époque tardive.

La grande chapelle flanquant le chœur au nord, fondée en l'honneur des apôtres Pierre et Paul, fut édifiée par les Desmaires (une importante famille noble de Saint-Sauveur) entre 1609 et 1615. Par mariage la chapelle devint ensuite propriété de la *famille d'Harcourt*, avant d'être pillée à la Révolution, puis remaniée et restaurée au XIX^e siècle. Bien que d'époque Louis XIII, son architecture s'inspire encore de la tradition gothique, dont elle reprend les arcs brisés, les contreforts et les larmiers.

La chapelle Saint-Sébastien, copie de la chapelle Desmaires, a été édifiée en 1876 sur le flanc sud du chœur.

L'église de Saint-Sauveur comporte dans ses maçonneries de nombreuses dalles de pierres portant les épitaphes de paroissiens inhumés à l'intérieur de l'église. Elles datent pour la plupart du XVI^e siècle. La plus ancienne, celle de Fleury Hérault remonte à 1477.

Rappelons que cette église, qui abritait de fait un nombre tout à fait considérable de sépultures, fut aussi l'un des mausolées de la famille d'Harcourt, qui avait hérité au XVII^e siècle de l'ancienne chapelle Desmaires. Ce n'est que bien plus tard, au cours du XIX^e siècle, que le cimetière voisin prit toute son ampleur en s'étendant sur un coteau longeant la route et le domaine de l'ancien presbytère.

Figures de la vie politique, notables et artistes y ont trouvé leur dernière demeure, y conservant ainsi de multiples facettes de la mémoire locale.

Mais cette église se signale surtout par la richesse et l'abondance de son mobilier religieux et de sa statuaire. On signalera notamment, l'entrée de la nef, les fonts baptismaux en pierre, datés par inscription de 1572.

Au nombre des statues anciennes, se distingue en premier lieu un exceptionnel Christ aux Liens en pierre ayant conservé sa polychromie d'origine - Cette très belle représentation du thème de l'« Ecce Homo » (XVI^e) est classée MH – Sainte Marguerite, en bois polychrome du XVII^e siècle, Saint Sébastien en pierre (XVII^e).

Autres curiosités : Le maître autel (XVII^e et XIX^e), statues de Saint Jean-Baptiste, Saint Michel, Saint Yves, Sainte Cécile, et la pierre tombale de Jacques Lefèvre du Quesnoy, qui fut évêque de Coutances et abbé de Saint-Sauveur-le-Vicomte, décédé le 9 septembre 1767.

Les verrières (XX^e) sont du maître verrier Paul Bony.

• Vieux presbytère

Un édifice dont l'emplacement a changé suite au don fait par le curé Davy-de-Boisval en 1827 d'un « superbe bâtiment présentant tous les avantages que l'on peut désirer » hérité de la famille d'Harcourt.

Ce curé habitait l'actuel presbytère, mais c'était sa maison qui lui appartenait en propre. Le « vrai » presbytère d'alors correspondait à la partie ancienne de l'actuelle école Notre Dame (côté rue). Curé généreux, il proposa l'échange des deux bâtiments : sa maison deviendrait le presbytère.

Cette proposition fut jugée très avantageuse par la mairie, considérant que « l'actuel presbytère est en mauvais état, et cela



donnerait un superbe bâtiment, et permettrait d'agrandir le cimetière ». La proposition fut adoptée, l'échange se fit, et c'est ainsi que le presbytère actuel prit sa place...et que l'école des frères d'abord, l'école Notre Dame ensuite, purent avoir des locaux.

Ce que l'on qualifie aujourd'hui de « vieux presbytère », dans la rue du même nom, est celui d'avant la révolution. On peut donc présager que le bâtiment de l'école Notre Dame a rempli cet office seulement de la révolution à 1827.

• **Abbaye Sainte-Marie-Madeleine Postel (XI^e)**

Peu avant l'an Mil, le vicomte Roger fit établir une chapelle collégiale en son château de Saint-Sauveur. Cette collégiale, installée à l'étroit dans la première enceinte de la forteresse, rassemblait au milieu du XI^e siècle neuf chanoines. La suppression de cette communauté et son remplacement par des moines venus de Jumièges (Seine Maritime) est traditionnellement datée de 1067.

En effet, Néel II de Saint-Sauveur fit appel à ces moines pour construire un nouveau monastère à l'emplacement de l'actuelle abbaye, qui ne fut consacrée qu'en 1165.

Les travaux sont largement financés par les seigneurs de Saint-Sauveur, les Néel (initiateurs de la construction), la Roche-Taisson et d'Harcourt.

Partiellement détruite lors de la guerre de Cent ans, reconstruite au XV^e siècle, saccagée par les Protestants, pratiquement abandonnée sous Louis XVI, l'abbaye, vendue après 1792 comme bien national, l'abbaye se voit ensuite transformée en carrière de pierre.



L'édifice au début du XIX^e siècle



Elle doit sa résurrection aux efforts de sainte Marie-Madeleine Postel et de sa congrégation qui, à compter de 1832, investissent les ruines et se consacrent avec acharnement à sa restauration, assurée par l'architecte François Halley, un « enfant du pays » au génie reconnu, qui a su faire preuve d'un rare pragmatisme. Si la verve de son inspiration, qui le conduisit à développer un décor sculpté riche et inventif, contraste avec la simplicité des ornements romans.

La reconstruction sera achevée en 1855, 9 ans après la mort de son instigatrice. Ses reliques y sont conservées, dans le transept nord.

Dans la même chapelle on y trouve également celles de la bienheureuse Placide Viel et de la bienheureuse Marthe Le Bouteiller.

Durant les combats de la Libération, en juin 1944, l'abbaye est bombardée et incendiée.

En dépit de ces destructions consécutives, l'édifice actuel, restauré par les Services de la reconstruction et des monuments historiques, sous la direction de l'architecte Y.M. Froidevaux, a conservé une partie importante de sa nef romane d'origine à triple élévation.

Cette construction, d'une remarquable clarté structurelle, traduit l'influence du chantier de l'abbatiale de Lessay et, probablement, l'intervention d'une même équipe de bâtisseurs.

Une partie de cette abbaye abrite désormais le collège de l'Abbaye, collège privé. Classée MH en 1840 et 1945.



Le tombeau de Ste Marie-Madeleine Postel



La chapelle des reliques

- **Reconstruction de la ville - Hôtel de ville**

Le 13 juin 1944, les Américains préparent la prise de Cherbourg et envisagent dans un premier temps d'atteindre les côtes ouest du Cotentin pour couper les lignes allemandes de ravitaillement, « la coupure du Cotentin ». A cet effet, ils se dirigent ainsi vers le secteur Saint-Sauveur-le-Vicomte avec ses points de franchissement sur la Douve dont la prise doit assurer la poursuite de la progression vers l'ouest.

La commune subit des bombardements qui détruisent ou endommagent de nombreux bâtiments comme on peut le constater sur les images ci-dessous.



Après ces bombardements, une politique de reconstruction systématique s'est organisée et structurée au cours des années suivantes. Placés sous la direction du cabinet Lahalle, les travaux engagés alors ont largement redéfini l'urbanisme du bas du bourg, aux abords du pont sur l'Ouve et du château médiéval, où plusieurs îlots d'habitats furent constitués en remplacement des demeures anciennes.

Si l'on choisit alors de reconstruire à l'intérieur du château médiéval l'hospice qui y avait été établi sous le règne de Louis XIV (et qui sera finalement détruit dans les années 1980) on s'attacha en revanche à dégager les remparts des maisons qui avaient été implantées depuis le XVII^e siècle à l'emplacement des anciens fossés.

Comme ailleurs, un soin particulier fut aussi porté aux édifices publics, qui firent l'objet d'une réorganisation visant en particulier à associer, dans un même bâtiment, l'hôtel de ville, les bureaux du juge de paix et une nouvelle salle de spectacle.

Dans le domaine de l'architecture religieuse, l'empreinte de la Reconstruction est moins importante à Saint-Sauveur qu'à Valognes où dans d'autres villes martyres, mais elle a tout de même donné lieu à la création des nouveaux vitraux, œuvre du maître verrier Paul Bony, connu pour ses collaborations avec Marc Chagall, Georges Braque ou Henri Matisse. Ces verrières représentent les symboles des différents sacrements de l'église catholique (baptême, communion, eucharistie...).

La réalisation du **nouvel hôtel de ville** est confiée à Raymond Burckart, architecte né en 1911 à Croissy-sur-Seine. Il livre ses premières idées en 1949, mais doit attendre octobre 1955 pour que son avant-projet soit définitivement retenu.

L'année suivante, en novembre, il remet les plans définitifs.

Les sols et revêtements sont confiés à *Agostinis*, la maçonnerie à *Lejeune*, la charpente et les menuiseries à *Maurouard*, et la ferronnerie à *Renault*. Un porte-manteau est conçu par *Roger Ferrand*, en 1955. L'hôtel de ville est inauguré le 31 mai 1959.



- **Manoir des Maires ou Desmaires (XVI^e)**

Le manoir des Maires se compose d'un ensemble de bâtiments réunis autour d'une vaste cour rectangulaire. Le logis occupe le fond de la cour, au nord, dans l'axe du portail d'entrée. Les percements de sa façade ne semblent pas antérieurs au XIX^e siècle, mais son plan rectangulaire, à pavillons latéraux en faible saillie, paraît hérité de la Renaissance. Parmi les bâtiments des communs se remarquent les vestiges de la charreterie, et un ensemble de granges et d'étables appartenant encore au XVI^e siècle.

Tout proche du logis, sur son flanc gauche, se trouve un petit bâtiment abritant une chambre haute sur fournil, vestige probable de l'édifice médiéval antérieur. Le morceau de choix de cet ensemble est constitué par le grand portail, à portes piétonne et charretière ouvrant sur la cour.

Entièrement appareillé en pierre calcaire d'Yvetot-Bocage, ce portail est décoré de trois



pilastres à chapiteaux corinthiens supportant une corniche sculptée d'une frise de rinceaux.

Chacune des deux portes est couronnée par un fronton cintré en conque portant une boule sommitale. Au dessus de la porte piétonne, se remarque un blason portant un sautoir sur champ d'hermine. Le décor de ce portail, d'une remarquable finesse, est très représentatif du répertoire employé par les sculpteurs établis auprès des carrières de pierre calcaire d'Yvetot-Bocage durant la seconde moitié du XVI^e siècle. Il suggère notamment une comparaison avec le portail de l'hôtel de Ponthergé, à Carentan, datant de 1554, et avec celui du château d'Hémevez, daté par inscription de 1592.

Le même répertoire se retrouve aussi sur des cheminées (cf. Mesnilgrand à Yvetot-Bocage) et dans l'art religieux (cf. Retable de Saint-Germain-de-Varreville). Une comparaison précise peut aussi être proposée avec le décor des fonts baptismaux de l'église paroissiale de Saint-Sauveur-le-Vicomte, daté par inscription de 1576.

La construction de la porterie, qui a été récemment restaurée (joints de maçonnerie), se situe probablement à une date très voisine de la constitution du fief noble de la famille Desmaires, en 1577.

La famille Desmaires (des Maires) était originaire de Bayeux, où elle occupait, aux XIV^e et XV^e

siècles, des fonctions administratives. Nicolas Desmaires, écuyer, qui possédait en 1478 le fief noble d'Audrieu, dans le Bessin, avait également acquis une maison « assise au bourg de Saint-Sauveur ». Son fils Grégoire paraît avoir résidé habituellement à Saint-Sauveur. Il épousa Guillemine Brucotte, dont il eut pour fils Jean Desmaires, né avant 1492, qui devint tabellion en cette ville. L'un des fils de ce Jean Desmaires, prêtre à Saint-Sauveur-le-Vicomte, chapelain de la chapelle Saint-Jean-Baptiste fondée en l'église paroissiale, était également curé de Ravenoville. Il vivait encore en 1582. L'autre fils de Jean Desmaires, Jean (II), né vers 1501 et mort vers 1591, connut une formidable ascension sociale. En 1572; il obtint reconnaissance de sa noblesse, qui était contestée par les habitants de Saint-Sauveur. En 1577, il reçut du roi Henri III l'érection en sa faveur du fief Desmaires, par union de plusieurs propriétés familiales...

Les Desmaires se succédèrent jusqu'à la mort de Gaspard Desmaires qui avait épousé, le 1^{er} février 1680, Gabrielle Agnès Poërier, mais n'eut pas de postérité. A sa mort, ses biens sont transmis à sa sœur, Marguerite Desmaires, épouse en première noce de René Poërier, écuyer, seigneur de Tailleped, Cartot et le Theil, puis en seconde noce de Jacques III de Harcourt, seigneur d'Olonde. Elle mourut en 1735, laissant le manoir Desmaires à son fils Guillaume d'Harcourt (v.1680-1745). Le petit fils de Marguerite Desmaires, Jacques d'Harcourt (v.1710-1767), marquis d'Olonde et seigneur de Canville, portait encore le titre de "seigneur des Maires".

C'est en 1995, après 90 années passées en qualité de fermiers du domaine « le manoir Desmaires » que la famille Oheix l'acquiert. (Gaec du Manoir, 52 route de Selsoif). A noter que Pierre Oheix tenta en vain vers 1920-1925 de faire de Selsoif une commune indépendante de celle de Saint-Sauveur-le-Vicomte !

- **Ferme des Bréholles (XVI^e-XVII^e)**

Cette ferme-manoir est constituée d'un corps de logis faisant face à une rangée de bâtiments agricoles fermant la cour sud. Derrière le logis, au nord, subsiste une ancienne boulangerie.

Le logis se compose d'un corps de bâtiment de plan rectangulaire abritant deux pièces par niveaux. Un imposant pavillon, presque entièrement aveugle, est accolé à la façade arrière. Contre le pignon ouest de l'habitation subsiste des traces d'ouverture obscurcies ainsi que des pierres d'attente, pouvant avoir servi d'ancrage à un prolongement du logis.

Il y a eu deux phases de construction. La plus ancienne construction identifiée, probablement au début du XVI^e siècle. Le logis se composait alors d'un corps rectangulaire sur deux niveaux, reliés par un escalier en vis logé dans une tour hors-œuvre greffée sur la façade arrière.

L'adjonction du pavillon arrière serait de fin XVI^e ou début XVII^e siècle. Cette construction intègre l'ancien escalier en vis.

Cette adjonction de pavillons ou de tours servant à loger de petites pièces annexes est un phénomène très courant en Cotentin à compter de la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle. L'aspect massif, parfois même défensif de ces constructions s'explique peut-être par de nouveaux soucis de protection apparus avec les guerres de religion, puis durant les troubles de la Ligue.



Lors de la succession de Jean Desmairies (des Maires), décédé en 1628, « *le fief, terre et seigneurie des Maires, tenu du roi, comportait deux manoirs principaux, l'un appelé le manoir des Maires et l'autre appelé les Bréholles assis audit lieu de Saint-Sauveur* ».

Par la suite, comme pour le manoir Desmairies, les Bréholles ainsi que l'ensemble des possessions de la famille Desmairies, sont transmis, par sœur, Marguerite Desmairies, à la famille de Harcourt, à qui ils resteront jusqu'à la Révolution.

Le fief noble des Maires étant érigé en 1577 au profit de Jean Desmairies « *par union des aïnesses et vavassories Chuquet, de Langle, Fallavoys, de Piques et du Goupil, avec son manoir sieurial de l'Aulnay et héritages adjacents, le bois de Hautmesnil et héritages aux ténemens de Vaupépin, la Perruque ...* », on peut supposer que la ferme des Bréholles fut édifée à cette période, bien qu'il n'est pas fait mention des Bréholles. Il est probable que les « *héritages aux ténemens de Vaupépin* », que l'on retrouve en 1642 nommé « *Valpépin* », contenaient cette propriété.

A la fin du XVIII^e siècle, la ferme était exploitée par la famille Angot. Berthe et Auguste Angot étaient les fermiers de 1922 jusqu'en 1952. Elle fut reprise par M et Mme Couillard. Aujourd'hui cette exploitation agricole appartient à M. Philippe Ripouteau.

• Ancien Haras – Château du Quesnoy

Le « Quesnoy » qui sert de cadre au roman de Barbey d'Aureville « un prêtre marié » a pour origine la création, vers 1690, d'un haras pour le Dauphin, fils de Louis XIV. En effet, le Dauphin (1661-1711), séduit par la beauté des chevaux et le climat favorable du Cotentin, décida d'y établir son haras particulier, à proximité de la grande forêt. Des défrichements de la forêt ont eu lieu pour agrandir le pâturage. Dix palefreniers vivaient au haras. Mais l'établissement ne durera qu'une vingtaine d'années. Il sera supprimé à la mort du Dauphin. Les reproducteurs finiront par être transférés, en 1714, à St Léger, près de Rambouillet, puis auprès du Buisson d'Exme près d'Argentan. C'est aujourd'hui le Haras du Pin.

Le haras fut ensuite érigé en fief noble sous le nom de « *St-Sauveur-le-Château* » et adjugé en 1712 à Louis Blouin, valet de chambre du roi. Blouin le revendit en 1719 à Jean-Louis-Charles Lefèvre de Hautpinois qui donna à l'ancien haras le nom de « *Quesnoy* ».

Après son décès, en 1735, le domaine passa successivement aux mains de trois de ses cinq fils : 1^o Charles-François, meurt en 1746, célibataire. 2^o Jean-François meurt deux ans plus tard. 3^o Charles, marié deux fois, partagea son existence entre le Quesnoy, Paris et propriétés de sa deuxième épouse.

Parmi ses douze enfants, son fils aîné, François-Charles Lefèvre du Quesnoy, devenu marquis du Quesnoy, qui était un ancien mousquetaire noir (robe des chevaux), marié à Emilie de Gouberville, éprouva de grandes difficultés financières qui l'obligèrent à vendre le Quesnoy en 1807. Dame Heuzé de Campmoré qui s'en rendit adjudicataire le revendit en 1818 à Jacques-Michel Le Bon qui inspira à Barbey d'Aureville le personnage de son œuvre « *Le prêtre marié* ».

Ce dernier laisse tomber en ruine les bâtiments déjà bien mal en point « *les salles sont des étables, les jardins sont des herbages et les bois sont abattus* ». A sa mort, en 1831, la division du Quesnoy entre ses neveux et nièces L'Hôtelier ne facilita pas son entretien et le château fut bientôt condamné.

L'aile gauche du château était encore habitée en 1898 mais pas pour longtemps, car l'année suivante, au mois d'août, des craquements inquiétants se firent entendre dans l'escalier. Les occupants se retirèrent des communs...heureusement, car, une nuit, les murs de la façade sud, imprégnés d'humidité et minés à leur base (la toiture étant en piteux état faute d'entretien), s'écroulèrent avec fracas.

Les vestiges de l'imposante façade subsistèrent jusqu'en 1925, date à laquelle ils furent totalement arasés. Les gravats des ruines (ruines rachetées par M. Hoeix de Selsoif) ont servi à encaisser de beaux chemins, tandis que certaines pierres de taille ont été récupérées et remontées ailleurs, comme par exemple sur la façade de la Cour de Hauteville-Bocage. La grille du château a été placée à l'entrée du cimetière. Selon les volontés de Le Bon, elle aurait dû servir à séparer le chœur de l'église de la nef.



Porche de l'entrée de l'ancien haras (fin XVI^e)

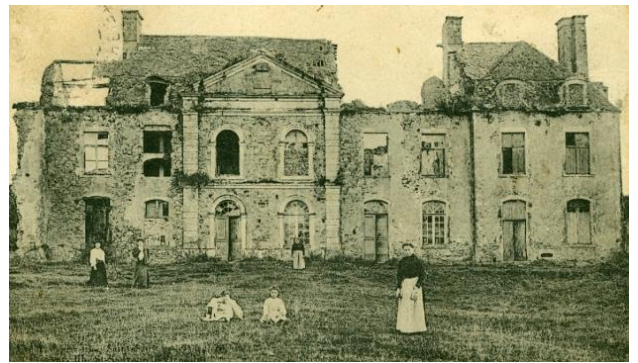


Anciennes écuries du haras





La façade arrière (vers 1900)



Façade av. De chaque côté, il y avait un étang (vers 1900)

Le château a donc complètement disparu. Il ne subsiste qu'une partie des communs dont le porche de l'entrée (fin XVI^e) en bordure de la route de St-Sauveur-le-Vicomte à Bricquebec.

Le château était une vaste construction qui présentait sur chaque façade : trois avant-corps en léger décrochement, un au centre, deux aux extrémités. Il comprenait deux niveaux et était coiffé d'un toit à la Mansard percé de cinq souches de cheminée.

On entrait de plain-pied dans le château ; le perron dont parle Barbey d'Aurevilly serait donc imaginaire. Il n'y a pas non plus de balcon au corps central !

L'avant-corps central de l'autre façade était plus étroit que celui de la façade principale....

C'est probablement entre 1750 et 1760 que le château aurait été construit par Charles Lefèvre marquis du Quesnoy.

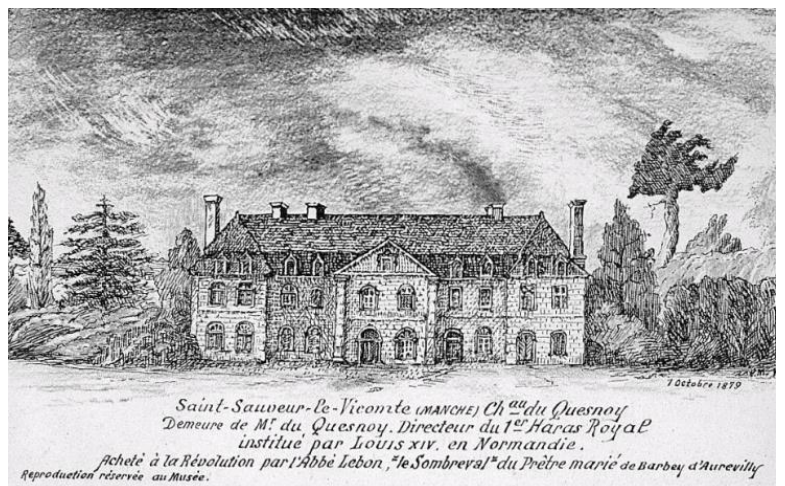
Une chapelle y aurait été aménagée avant 1770.

Le Quesnoy est aujourd'hui divisé en deux propriétés : la partie comprenant la maison du haras et bâtiments en dépendant a appartenu à la SETRAD Relevé d'architecture (Partie revendue aujourd'hui), l'autre partie comprenant la ferme du Quesnoy et l'emplacement du château, appartenait à la famille Mauger (Gaec du Quesnoy). Cette exploitation agricole leur fut transmise et en partie acquise suite aux différentes successions, ventes et rachats au sein de la famille L'Hôtelier, depuis l'héritage de Le Bon.

Rappelons que Jacques-Michel Le Bon, décédé en 1831, à légué la « terre de St-Sauveur-le-château » à ses neveux et nièces L'Hotellier, « pour en être propriétaire tous les quatre chacun pour un quart », dont Pierre Louis L'Hôtelier (1798-1871), l'un des fils de sa sœur Marie-Victoire Le Bon (1772-1809) mariée à Vincent-Laurent L'Hôtelier (1771-1815).

Alexandre L'Hôtelier, fils de Pierre, et son épouse Marie-Alexandrine Goubert, les arrière-grands-parents (et aussi mes arrière-arrière-grands-parents) de Mme Mauger (Marguerite Tyson), ont exploité le Quesnoy après avoir été fermiers au Bas-manoir de Fierville-les-Mines. A leur décès (1892), le château fut de nouveau divisé entre leurs héritiers. Cette nouvelle division du Quesnoy accéléra la condamnation du château déjà en piteux état ; la famille qui ne s'entendait pas ne fit aucuns travaux d'entretien.

Finalement, les ruines du château furent vendues à Pierre Oheix contre l'avis d'une partie de la famille qui voulait le maintenir dans la famille.



Croquis daté du 1 octobre 1879

Barbey d'Aurevilly
Un prêtre marié
Édition de Jacques Petit

Jacques-Michel Le Bon
inspira à Barbey d'Aurevilly ce personnage



Une stabulation à la place du château



A l'emplacement du château, en retrait de la route d'une centaine de mètres, est construite une stabulation : En 1960, M. et Mme Albert Mauger ont acheté ce terrain à Mme veuve Oheix pour y agrandir leur exploitation. Les travaux de terrassement ont fait réapparaître les fondations de l'ancien château, sur lesquelles est construite la stabulation.

Justine et Alexandre Adam (grands-parents de Marguerite) habitaient encore une aile du château quand, en 1899, des murs s'écroulèrent. Ils transformèrent l'ancienne bergerie en maison d'habitation. D'ailleurs, c'est là qu'habitèrent ensuite les parents de Marguerite. Elle appartient aujourd'hui à sa sœur Suzanne.



L'ancienne bergerie



L'ancienne écurie

Albert et Marguerite Mauger transformèrent l'ancienne écurie en habitation devenue celle de leur fils Philippe. Aujourd'hui, la ferme aurait été vendue.

Les personnes ou familles liées au château du Quesnoy et leur histoire

- **Jean-Louis-Charles Lefèvre de Haupitois**, acquéreur du Quesnoy, appartenait à une famille établie à Clitourps dès le milieu du XV^e siècle et anoblie en 1542. Pendant trois générations au moins cette famille exerça la charge lucrative de receveur des tailles de l'élection de Valognes.

La première épouse de son grand-père Jean Lefèvre de Haupitois avait défrayé la chronique par sa liaison incestueuse avec son frère Julien de Ravelet. Marguerite et Julien furent décapités à Paris en 1603.

Jean-Louis-Charles Lefèvre de Haupitois et son épouse Françoise de Thieuville de Bricquebec, décédés en 1735, possédaient une autre terre dans la région de St-Sauveur, qui s'appelait le fief noble et seigneurie du Quesnoy en Golleville. Ils avaient sept enfants dont cinq fils.

- **Jacques Le Fèvre du Quesnoy** (1703-1764), dès son titre de docteur en théologie obtenu à la Sorbonne, il revient dans son évêché. Il devient prieur d'Héauville, puis abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte en 1743. En 1745, il est nommé archidiacre et vicaire général de Coutances. Il est évêque de Coutances de 1757 à 1764. Les Coutançais voient rarement ce prélat qui n'a pas laissé un souvenir impérissable s'il n'avait pas fait construire le palais épiscopal. Sa fortune, modestes mais alimentés par les revenus de l'évêché et de l'abbaye, lui permet de vivre richement et de financer, outre le palais, la restauration de son abbaye.

Sa mort est survenue, en septembre 1764, à l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte dont il a été abbé commendataire. Il est inhumé dans une chapelle nord de l'église Saint-Jean-Baptiste.

- **Charles Lefèvre du Quesnoy** (1709-1774), fut à l'apogée de sa famille. Après son mariage, en 1750, avec Jeanne Feydeau appartenant à une grande famille de magistrats du parlement de Paris, il prit le titre de « *Marquis du Quesnoy* » et partagea son existence entre le Quesnoy, Paris et autres demeures appartenant à sa femme, notamment le château de Trancault (Aube) où il meurt en 1774.

- **François-Charles Lefèvre du Quesnoy** (1752-1825), devenu marquis du Quesnoy, qui était un ancien mousquetaire noir (robe des chevaux), marié à Emilie de Gouberville, nièce par alliance de Jean Barbey de Taillepied (grand-oncle de Jules Barbey d'Aurevilly), éprouva de grandes difficultés financières qui l'obligèrent à vendre le Quesnoy en 1807, pour une somme considérable dont une partie servit à éponger des dettes et créances. Le château fut ainsi vendu à **Jeanne-Charlotte-Jacqueline Grimbot**, épouse civilement séparée de Georges-Marie Heuzé-Campmoré, ancien officier d'infanterie, domiciliée au château de Vitel.

Elle le revendit en 1818 à Jacques-Michel Le Bon. C'est ainsi que ces fortunes importantes de la famille Lefèvre du Quesnoy se sont éteintes avec eux, une ruine évoquée par Barbey d'Aurevilly (1808-1889) dans son ouvrage « *un prêtre marié* ».

- **Jacques-Michel Le Bon** (1759 -1831), né à St-Sauveur-le-Vicomte le 2 décembre 1759, de Michel Le Bon, originaire de Tamerville et de Jeanne-Opportune Le Pellerin, de Varenguebec. Il inspira à Barbey d'Aurevilly le personnage de son œuvre « *Un prêtre marié* ».

Sous-diacre en 1785, il est ordonné prêtre l'année suivante et exerce le ministère dans sa paroisse natale durant quelques mois, puis nommé curé de la petite paroisse du Pin au diocèse de Meaux, en 1787. Après avoir prêté sermon à la Constitution, il disparaît en 1793. En réalité, il est parti à Paris où il devint apothicaire et épousa, en 1794, Antoinette-Charlotte-Pauline Deschamps, fille d'un très riche confiseur du Faubourg St-Honoré. Il devint deux ans plus tard pharmacien.

Selon la tradition populaire, sa femme, qui était pieuse, ignorait son identité sacerdotale. Elle l'apprit par accident le dernier mois de sa grossesse et mourut d'horreur en mettant au monde *un enfant sans os*.

A la vérité, le fils de Le Bon était né paralysé jusqu'à la ceinture ; il vécut jusqu'à 18 ans, très intelligent et très pieux. Son nom était Raphaël.

Veuf, il revient au pays natal en 1817-1818, époque où il achète le Quesnoy et le Hecquet (propriété proche du Quesnoy en direction de Bricquebec). Il installe sur ses terres, comme fermiers, ses neveux et nièces L'Hôtelier, qui héritèrent du Quesnoy à sa mort.

L'on dit qu'il aurait été excommunié, mais il fut enterré au cimetière du Nord dit de Montparnasse après une cérémonie religieuse en l'église de la Madeleine. Il était donc réconcilié avec l'église !

Comme le laisse croire Barbey, Le Bon ne vécut pas sans relations puisqu'il fut nommé conseiller municipal en 1821 et le restera jusqu'en 1828.

L'on dit aussi, pour racheter sa faute, il aurait demandé à son neveu Vincent L'Hôtelier de rentrer dans les ordres ! Vincent L'Hôtelier (le frère des quatre autres neveux et nièces L'Hôtelier) devint vicaire de St-Sauveur-le-Vicomte et chapelain de la Délivrance à Rauville-la-Place... sans trop de convictions, paraît-il !

La sincérité de sa pénitence (à la grand'messe, il demeurait, sous le portail, debout pendant tout l'office, pieds-nus avec une corde en guise de ceinture) ne semble pas avoir été mise en doute par ses contemporains, mais le souvenir de son sacrilège n'en est pas moins demeuré à travers deux ou trois générations comme un sillage d'épouvante ; c'était un sujet tabou dans la famille L'Hôtelier !

A la mort de Le Bon, Julie Postel envisagea l'acquisition de l'ancien château du Quesnoy pour y installer sa Communauté naissante, mais le prix était « effrayant » puis la vente ne concernait que la moitié des bâtiments.

D'autre part, il aurait été inconvenant d'établir une communauté tout près d'une vaste ferme et au centre d'une exploitation.

• Château du Lude (XVIII^e-XIX^e)

Le château du Lude, tel qu'il est aujourd'hui, est l'œuvre des architectes cherbourgeois Geufroy et Drancey (années 1870-1880).

Le château est depuis 1812 la propriété de la famille Le Marois, une branche de Bricquebec mais différente de celle de Jean Léonor Le Marois (1776-1836) qui fut l'aide de camp du général Bonaparte puis de l'Empereur. Ce dernier fut par ailleurs témoin du mariage de Napoléon avec Joséphine de Beauharnais. Comme il avait à peine 20 ans, donc mineur, le mariage de l'Empereur aurait pu être annulé !

Dans l'arbre généalogique de cette famille, l'on retrouve Le Lude à partir de Pierre Charles Auguste Le Marois qui y décéda en 1867. Puis le décès d'Auguste Alphonse Le Marois en 1885, la naissance de René Le Marois en 1852 et sa mort subite en 1930. Ce dernier était chef du Contrôle et de la Statistique à la Cie des Chemins de fer de l'Ouest.

Jean Le Marois (1877-1962) était marié avec Yvonne d'Aubignac de Ribains (1880-1963).

Leurs enfants : Guy Le Marois (1903-1990), polytechnicien, Marie-Hermine Le Marois (1904-1939), religieuse, Huguette Le Marois (1906-1996), Yves Le Marois (1909-2005), colonel, qui était marié avec Jehanne Panhard (1914-2009).

Le château du Lude appartient toujours à la famille Le Marois ; M. René Le Marois, fils d'Yves Le Marois et de Jehanne Panhard, étant l'actuel propriétaire.

Autrefois, il y avait un grand manoir, sans doute antérieur à la guerre de Cent Ans, et modifié à la Renaissance puis une seconde fois par Charles Loir, comte du Lude à Saint-Jacques-de-Néhou (anciennement Néhou), quand il abandonna le « vieux Lude » pour venir habiter celui-ci. Charles-Daniel Loir, seigneur du Lude, y mourut en 1804, et son fils Bonaventure Jean Baptiste Gustave Loir y est né en 1781.

En 1872, un incendie se déclara et fut éteint par la population en formant une chaîne avec des seaux d'eau.

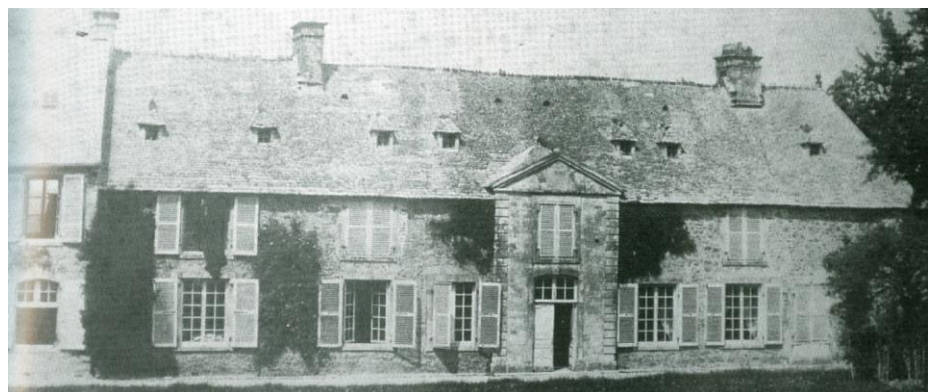
Il fut reconstruit peu de temps après tel qu'on le découvre aujourd'hui, de style renaissance avec une infinité d'ornements de contes de fée qui prête à rêver.



Façade Ouest



Façade arrière (Est)



Le manoir avant l'incendie de 1872

Le pigeonnier et les dépendances. 1575, est la plus ancienne date que l'on peut trouver est portée sur la porte du pigeonnier.

Le château se situe sur la crête ouest de la vallée de l'Ouve. On peut admirer sur la droite la lande de Rauville avec son



ped de vallée où coule le fleuve tumultueux et rapide. Un endroit magnifique !

Les deux fermes, l'une à proximité du château et l'autre en contrebas en direction de Néhou dans le marais d'Auréville, appartiennent au château du Lude. Les cousins Destres étant respectivement fermiers de ces deux fermes.

- **Manoir de la Conterie (XVI^e)**

La propriété s'organise autour d'une vaste cour, avec logis, granges et étables, burets à cochon, vestiges d'un étang.

Le logis avec tour d'escalier sur l'arrière conserve plusieurs ouvertures datables de la première moitié du XVI^e siècle.

La tour d'escalier (que nous ne voyons pas sur la photo) possède une fuie (colombier), avec fenêtres à pierre d'envol, et possède l'intérêt de conserver un enduit ancien en partie haute, servant à protéger l'accès au pigeonnier contre les rongeurs prédateurs.

La grange constitue manifestement un ancien logis, qui possède notamment les vestiges d'un petit assommoir, servant à protéger la porte d'entrée.

Les autres bâtiments sont postérieurs au XVI^e siècle.

Jean-François Simon, écuyer, sieur de la Conterie est mentionné dans une procédure menée entre 1668 et 1687. François Simon, écuyer, mort en 1711, portait le titre de sieur de la Conterie, époux de Marie Françoise de Pierrepont (Noble Dame). Il transmet la propriété à son fils Guillaume (1669-1757), sieur de la Conterie, Il est mort le 20 octobre 1757 à 88 ans.

La propriété appartient actuellement à des Anglais.



Plusieurs manoirs situés dans la forêt de Saint-Sauveur-le-Vicomte, notamment le long de la route de Portbail, proviennent de la vente, au milieu du XIX^e siècle, de parcelles forestières de la forêt royale... Le château de Beaulieu, le manoir des Fresnaies, le château de la forêt ont sont des exemples.

- **Château de Beaulieu (XIX^e)**

Il se situe près de l'église de Tailleped. C'est une belle bâtisse du XIX^e siècle (construit probablement vers 1850) à la lisière de la forêt domaniale.

C'était le château de M. Armand Nabon "*Baron de Beaulieu*" décédé en 1905 et Mme Xavière Clothilde née a Paris "*Baronne de Beaulieu*" décédée en 1906, tous les deux enterrés dans le cimetière de Tailleped.

Il fut ensuite la propriété de la famille de Saugy de 1906 à 1993, dont plusieurs membres sont aussi enterrés dans le cimetière de Tailleped.

Les Allemands l'occupèrent de 1940 à 1944.



En 1993, le château est vendu à M et Mme Yeates (Anglais) qui le revendent 10 ans plus tard, en 2003, à M et Mme Parks, également anglais.

Dans cette grande demeure, transformée en maison d'hôtes, Sharon & Edward Parks (Historic Tours) offrent à leurs hôtes des séjours documentés en les accompagnants, notamment sur les sites du débarquement 1944. (Edward Parks est Lt Col retraité de la Marine britannique).

Ce beau château de Beaulieu qui appartenait encore il y a peu de temps à la famille de ce nom, a peut-être été la propriété du baron Jean de Beaulieu ou un parent ?

Vivant à Paris, ce baron, est un fervent Aurevillien ; il fut membre du cercle et d'admirateurs de l'écrivain Barbey d'Aurevilly qui venait de mourir (avril 1889). Pour leurs réunions, ils bénéficiaient de l'hospitalité de Melle Louise Read (Bd St Germain à Paris) puis ensuite celle de Mme Chabal. En 1933, il jeta les bases de la *Société Barbey d'Aurevilly*, pour raviver et perpétuer le souvenir et la gloire du grand écrivain, par des manifestations diverses et par des publications de tous travaux intéressant sa mémoire ou son œuvre ...

Pendant la seconde guerre mondiale, il intervient auprès des autorités allemandes pour éviter la fonte du buste de Barbey d'Aurevilly.



- **Manoir (ou château) des Fresnaies (XIX^e)**

On l'appelait autrefois le château de la famille Vignal.

Cette famille est celle de la maman (Françoise Vignal) d'Edith Cresson (née Champion) qui fut 1^{ère} ministre de F. Mitterrand de mai 1991 à avril 1992. Edith Cresson venait s'y reposer de temps en temps.

Il se situe sur la route de Portbail, à droite en quittant Saint-Sauveur. Les dépendances qui se trouvent derrière, sont transformées en habitations. Elles appartiennent désormais (ou appartenaient) à la ferme Le Paradis qui se trouve un peu plus loin. 3 feux y habitent dont M. Morel, un neveu des Vignal.

Ce manoir appartient (ou appartenait) à madame Patricia Van Den Arend, dont l'époux est décédé il y a quelques années.



- **Château de la Forêt (XIX^e)**

Ce château se situe sur la route de la forêt (n°66). Il appartient à Madame Cambazard (anciennement Hersan).

Appelé par les anciens de Saint-Sauveur « le château blanc », le « château de la forêt » était la propriété des demoiselles de la Conté. Pendant la guerre, elles s'étaient réfugiées dans l'ancien Presbytère.

Indications notées sur la boîte aux lettres : « la famille Cambazard-Picot Sylvie »



- **Forêt domaniale de St Sauveur le Vicomte**

La forêt domaniale de Saint-Sauveur est l'un des rares espaces forestiers du département. Elle couvre 233 hectares à l'ouest du territoire de la commune.

Elle dépend de l'Office National des Forêts, qui s'attache à sa préservation et son entretien. Sillonée par de nombreux ruisseaux, elle renferme quelques constructions (maison de forestier et puits) et évoque immanquablement la figure de Barbey d'Aurevilly, le « Connétable des Lettres ».

Au XV^e siècle, ce grand domaine comptait près de 2000 hectares. Successivement tenu dans la propriété du roi et engagée à divers propriétaires du XVI^e au XVIII^e siècle, elle fut très largement défrichée à compter de 1832, suite à son aliénation à un exploitant de bois.

La portion qui avait réchappé aux bûcherons fut achetée par l'état en 1966 (216 ha) et 1968 (17 ha).



C'était une forêt royale. En effet, l'année du traité de Saint-Clair-sur-Epte (912), Rollon cède le domaine de Saint-Sauveur à un de ses officiers nommé Richard. D'après l'acte de concession, ce domaine situé près de la rivière de l'Ouve était couvert de bois et composé de marais et de terres sèches. Richard construit un château sur le bord de la Douve.

Huit ans après la concession de Rollon, Richard sous-inféode le domaine à son fils Néel. En fondant vers 1067 l'Abbaye de Saint-Sauveur, Néel dote les religieux d'une portion de forêt. D'autres dotations auront lieu en 1268 et 1276 en faveur de l'Abbaye de Montebourg et des religieux de l'Hôtel-Dieu de Saint-Lô.

En 1473, un inventaire précis permet de savoir qu'il y a encore d'importants massifs boisés dans le domaine de Saint-Sauveur que Charles VII donna à la famille Villequier.

La "Grande forêt de Saint-Sauveur" a une surface de 1 936 Ha. Elle comporte huit viviers ou étangs, un four à chaux, une pièce de terre défrichée. C'est une forêt "coutumière". Les habitants de la région ont droit au bois gisant, ainsi que des droits d'herbage et de panage (faire paître les porcs). Avec la forêt de Selsoif, un verdier (officier des eaux et forêts) et plusieurs gardes ou sergents en assurent l'administration.

Revenu à la couronne en 1520, le domaine de St Sauveur-le-Vicomte (aussi St Sauveur-Lendelin et Néhou) passe à Christophe de Bassompierre (v.1535-1596), qu'Henri III lui vend en octobre 1575 en reconnaissance de ses bons services,

puis à Frédéric, duc de Wurtemberg en 1605 qui cède ses droits à Marie de Médicis, régente de France, en 1612. En 1614, un retour au domaine royal permet de constater le mauvais état de la forêt. Elle est abandonnée aux exactions des coutumiers. Il n'y a plus de coupes régulières depuis 200 ans.

La plus grande partie des forêts coutumières sont encore dans le domaine royal à la Révolution. Cependant un arrêt du Conseil d'Etat du 21 septembre 1779 autorise le propriétaire des forêts gagées à Néhou à défricher et à mettre celles-ci en culture. A la Révolution, la forêt de Saint-Sauveur a une surface de 829 ha, "elle possède une magnifique futée".

Depuis cette époque, jusqu'à la loi du 25 mars 1831, l'état administre la forêt royale ainsi que les bois de l'Abbaye. Le 26 février 1832, le préfet de la Manche adjuge la forêt de Saint-Sauveur à un certain M. Crosnier, notaire à Paris. Le 11 octobre, M. Hersan achète 72 ha sur Besneville, dit le bois de Héricque, et 391 ha sur Saint-Sauveur, dit le canton du Petit Vey.

M. Crosnier vend le surplus à MM Fourchon et Martin, à savoir le parc de la Plesse, la forêt de Saint-Sauveur proprement dite. L'ensemble de ces forêts prit le nom de Forêt de Saint-Sauveur.

M. Lemarois en 1847 rachète à M. Fourchon une portion de la Forêt de Saint-Sauveur. Il vend 6 ha de terre enclavée dans la forêt à M. Hersan.

L'exploitation des taillis pendant la guerre a été suivie d'une sévère coupe de grumes qui a fait disparaître tous les bois de valeur et n'a laissé selon l'expertise de 1965 que des balivaux et jeunes modernes de chêne, hêtre, frêne et des anciens de très faible valeur commerciale.

L'état achète aux consorts Risselin en 1966 un bois encore appelé "Forêt royale de Saint-Sauveur" d'une surface de 216 ha. En 1968 un deuxième achat aux consorts Bos agrandit la forêt d'un bois d'un peu plus de 15 ha. La surface actuelle de la forêt domaniale est de 234 ha, et dans le cadre de la chartre instituant le Parc naturel régional des marais du Cotentin et du Bessin, le gestionnaire, l'ONF a le souci de maintenir la qualité du milieu tant sur la plan scientifique, écologique que paysager.



La rénovation de la forêt entreprise par l'ONF se fera sur une longue période. Découpée en parcelles, le renouvellement de peuplement de celles-ci a débuté en 1993 et se poursuivra sur une longue période, plus de cent ans. Le but est d'introduire le chêne rouvre sur 207 ha, et le chêne rouge d'Amérique sur 27 ha. Le hêtre, espèce elle aussi "climatique", fera partie des nouvelles plantations. Plusieurs hectares ont été ainsi reboisés avec de 7 000 unités.

La forêt domaniale est ouverte au public. Des aires de pique-nique et des parkings ont été aménagés par l'ONF en coopération avec le SMET (conseil général) et la ville de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Des sentiers de randonnée, un circuit VTT, un sentier de découverte nature et un arboretum ont été réalisés à l'attention d'un public familial.



• Musée Barbey d'Aurevilly

Le musée a été fondé en 1925 suite à la volonté de Louise Read, secrétaire de Barbey dans les dix dernières années de sa vie à Paris.

Le Musée Barbey d'Aurevilly se trouve dans la maison, qui a vu naître l'écrivain, en plein bourg de Saint-Sauveur, 64 Rue Bottin Desyllles et inscrite aux Monuments historiques.

Louise Read avait alors fait appel à monsieur Pierre Lemaire, maire de Saint-Sauveur-Le-Vicomte afin d'ouvrir un musée pour y installer les affaires qu'elle avait précieusement conservées de Barbey d'Aurevilly dans son appartement privé à Paris, appartement que le propriétaire avait émis le souhait de reprendre.

Les pièces conservées par Louise Read ont donc été installées au château de Saint-Sauveur-Le-Vicomte. En 1944, ce premier musée a été malmené par les bombardements et malgré de grandes pertes il fût reconstitué dans une autre partie du château en 1956.

La municipalité de Saint-Sauveur, après avoir acquis la maison familiale rue Bottin Desyllles, a inauguré en 1989 l'installation des collections Barbey au premier étage et la bibliothèque municipale au rez-de-chaussée.

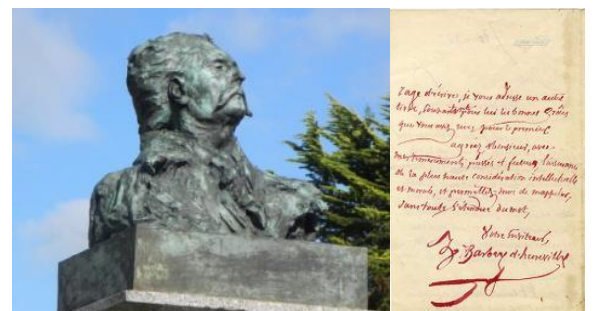
Depuis le musée n'avait pas subi d'évolution sinon un enrichissement considérable des collections. Et aujourd'hui, la maison familiale revient à Barbey dans sa totalité.

L'étage, qui est consacré à l'écrivain, a conservé ses cheminées, son pavage et ses lambris. De plus, une borne numérique permet de feuilleter les carnets de notes écrits tout au long de sa vie. Les visiteurs peuvent aussi regarder un film sur l'auteur, réalisé par Franck Samson de FR3 en 2008. Au rez-de-chaussée, les visiteurs se trouvent plongés dans l'exposition permanente "Barbey d'Aurevilly contre son temps", et explorent avec lui l'univers politique et intellectuel du XIX^e siècle. Le musée Barbey D'Aurevilly fait partie du réseau des "Musées de France" et a reçu en 2011 le label "Maison des illustres".

Pendant la Seconde guerre mondiale, le baron Jean de Beaulieu, fondateur de la Société Barbey d'Aurevilly, intervient auprès des autorités allemandes pour éviter la fonte du buste de Barbey d'Aurevilly. Dans les mois qui précèdent le débarquement de 1944, le vieux Château devient un lieu d'hébergement pour les prisonniers russes et le musée est réquisitionné par l'occupant. Le maire de l'époque, Ernest Legrand déplace alors les collections du musée dans les combles d'un des immeubles de l'Hospice, bâtiment accolé au donjon et qui ne sera pas épargné par les bombardements. Il ne restera pas grand-chose des collections du musée : le mobilier est broyé, les portraits détruits à l'exception de celui de Théophile Barbey, le père de l'écrivain, retrouvé intact.

Pierre Leberruyer (1929-2015), journaliste et écrivain (avec qui j'ai un peu conversé au téléphone), auteur d'ouvrages sur l'œuvre de l'écrivain « *au pays et dans l'œuvre de Jules Barbey d'Aurevilly...* » aux éditions OREP, manifestant très tôt son intérêt pour la cause aurevillienne, sauvera des décombres des valises contenant des livres, des manuscrits et quelques vêtements et petits objets.

Ainsi, les deux volumes reliés des lettres autographes de Barbey d'Aurevilly à Louise Read, les copies manuscrites de la correspondance avec Trébutien et des ouvrages portant des dédicaces de la main de Barbey d'Aurevilly sont sauvés de la destruction.



• Gare (XIX^e)

La gare de Saint-Sauveur-le-Vicomte était une gare ferroviaire de la ligne Coutances-Sottevast située à proximité du centre du Bourg, au point kilométrique (PK) 51,618, entre les gares de Saint-Sauveur-de-Pierrepont et de Néhou.

Déclarée d'utilité publique en 1868, la ligne n'est ouverte que le 27 janvier 1884.

C'était l'élément central de l'axe Cherbourg-Coutances-Avranches, empruntant la ligne Paris-Cherbourg en double voies jusqu'à Sottevast, puis la ligne Coutances-Sottevast en voie unique et enfin la ligne Lison-Lamballe à nouveau à double voie. Il permettait une traversée nord-sud du Cotentin sur sa façade ouest en reliant ainsi la Bretagne au nord de la façade atlantique française.



La ligne est fermée entre septembre 1972 et janvier 1988. Elle est entièrement déclassée en avril 1996. La plateforme revendue au Conseil général est reconvertie en voie verte. La gare étant transformée en logements, place de la gare, juste à côté du magasin Super U.

L'on pourrait croire que **Hautmesnil** et **Selsoif** sont des communes ... eh bien non, ce sont deux villages appartenant à la commune de Saint-Sauveur-le-Vicomte ! Mais ils ont chacun leur église et leur histoire.

• Hautmesnil

Le nom du village de Hautmesnil, (dérivé du bas latin "alto mesnillo", littéralement "la haute ferme") tient manifestement son nom de sa position en léger surplomb, par opposition à la basse vallée inondable du Gorget qui s'ouvre vers le sud.

Terre de confins, sur la frontière du col du Cotentin, Hautmesnil est, comme Selsoif, un territoire bien distinct au sein de la commune de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

○ Son église Saint-Georges (XIX^e)

A découvrir, la statue St-Georges (XVI^e), le bas-relief le Sauveur et les 4 évangélistes (XIX^e).

○ Sa chapelle

Les origines de la chapelle de Hautmesnil demeurèrent méconnues. Sa dédicace à saint Georges, un saint militaire très apprécié de l'ancienne aristocratie féodale, pourrait se rattacher à la présence voisine d'une motte seigneuriale, aujourd'hui disparue, mais qui fut jadis signalée par les archéologues. La première mention de l'édifice remonte au début du XIV^e siècle. A cette date servait aussi bien pour les baptêmes que pour la purification des jeunes mères, les mariages et les inhumations. Bien qu'elle ne bénéficiât pas du rang d'église paroissiale, l'édifice remplissait ainsi de nombreuses fonctions religieuses auprès des populations environnantes, rôle pleinement justifié en raison de l'éloignement du bourg de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Abandonnée depuis de nombreuses années face à la solitude des marais, la chapelle de Hautmesnil offre aujourd'hui un aspect désolé et envoûtant, digne des plus belles pages de l'écrivain du Pays, Jules Barbeyd'Aurevilly. Elle a été remplacée depuis le XIX^e siècle par une nouvelle église, plus en retrait dans les terres, plus proche aussi de la route et des habitations.



• Selsoif

Selon une ancienne légende, le nom de ce village isolé autour des marais, aurait pour origine une aventure arrivée à Dame Léticie, châtelaine de Saint-Sauveur, qui, s'étant perdue dans la forêt lors d'une partie de chasse, croyait devoir y mourir de soif. Ayant invoqué la protection de la Vierge, elle vit jaillir une source où se désaltérer et fit alors le vœu de fonder en ce lieu un sanctuaire, que l'on nomma dès lors Selsoif.

Étymologiquement, le nom de Selsoif dériverait plutôt, selon certains auteurs, du latin "*Cella suavis*", c'est-à-dire une sorte de résidence monastique, ou plutôt un prieuré "*suave*", lieu agréable et sain.

Selon une autre orientation, il semble en fait que la terminaison en "*soif*" anciennement orthographié "*suef*" soit dérivée du latin *Sylva*, la forêt, ce que viennent corroborer plusieurs textes médiévaux évoquant la forêt qui occupait jadis ce site.

A l'époque du duc Guillaume le Conquérant, les moines de l'abbaye de Saint-Sauveur avaient en effet reçu en don de Néel le Vicomte, seigneur du lieu, le droit de percevoir le revenu des forêts et des marais de Selsoif, ainsi que celui d'y mettre leurs troupeaux à pâturer. On leur donna aussi le droit d'y ramasser du bois sec pour leur chauffage, ainsi que du bois de construction, pour construire leurs habitations. Disparue aujourd'hui, l'ancienne forêt de Selsoif fut entièrement défrichée au cours du Moyen âge.

○ Son église Saint-Claude

C'est aux moines de l'abbaye voisine que le baron de Saint-Sauveur concéda au XI^e siècle l'église Notre-Dame-de-Selsoif. Bien que situé à l'intérieur de la paroisse de Saint-Sauveur, cet édifice religieux était bien une véritable église, servant de lieu de culte, de baptême et d'inhumation, pour les habitants des environs.

Elle conserve encore des éléments d'époque romane.



Comme l'indique une inscription, la chapelle sud fut en revanche construite en 1543 par le dénommé Gallopin, avocat du roi. La chapelle nord appartient sans doute à une date très voisine mais la nef a subi d'importantes modifications à une époque beaucoup plus récente. La construction du clocher, implanté en façade, ainsi que l'insertion de la sacristie ne datent que du XIX^e siècle.

Elle abrite les belles sculptures de la Vierge à l'enfant et de sainte Catherine, datant toutes deux du XIV^e siècle, ainsi qu'une statue de saint Claude et un saint Sébastien en bois du XVI^e siècle.

La croix du cimetière, ornée des figures de la Vierge et du Christ crucifié, porte la date de 1761.

○ Sa situation insulaire

La principale originalité de ce village tient à sa situation quasi insulaire, autour des vastes marais de la Douve et du Gorget qui l'enserment de part et d'autre.

En effet, en hiver, du fait de la grande quantité d'eau qui traverse le village en tous



Le « port » de Selsoif où accostaient des embarcations fluviales

les points, la communication y est très difficile. Ainsi, avec son église et son école, la population de Selsoif constituait bien une communauté distincte, consciente de son identité particulière. Elle possédait en outre, pour son propre usage, la jouissance collective de 120 hectares de landes et de marais, qui assuraient une part non négligeable de sa subsistance.

Ces terrains offraient de vastes zones de pâture, permettant non seulement d'y nourrir, comme encore aujourd'hui (cf. la mise au marais), des troupeaux de vaches et de chevaux, mais aussi des moutons (liés par paires), des cochons (au groin percé d'un anneau), ou des oies (porteuse d'un carcan en bois de 33 cm) !

Les petites cueillettes, celle du rot pour couvrir les habitations, celle de la tourbe et des bouses servant au chauffage, ou encore celles du sable, des pierres et des herbes à litière, représentaient aussi des activités importantes.



La pêche dans la rivière Douve alimentait les tables en poissons d'eau douce et la chasse aux oiseaux, parfois illicite, apportait un extra apprécié.

Beaucoup des maisons de Selsoif se signalent par leur architecture traditionnelle en « masse » ; les murs sont essentiellement formés de levées de terres mêlées de paille. Partout supplanté par l'ardoise, la tuile ou la tôle, le chaume régnait jadis en maître sur ces maisons et étables.

● Taillepiéd est une commune à part entière !

Même si son église et sa mairie sont situées sur la commune de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

C'est une toute petite commune, l'une des moins peuplées du département (<30 habitants).

Barbey d'Aurevilly avait situé sous le porche de l'église l'une des scènes de « *Un prêtre marié* » lorsque Jannotin qui deviendra l'abbé Sombreval, assis sur le banc, écoute les prédictions de sa nourrice, la Malgaigne.

Voir dossier « à la découverte de Taillepiéd »



Son église située sur le mont de Taillepiéd

Cours d'eau & ponts & moulins à eau

- **La Douve**, fleuve côtier, prend sa source à Tollevast. L'Ouve est considéré comme son ancien nom (*Unva* dans les anciens textes) : « rivière d'Ouve » semble avoir glissé en « rivière Douve » par agglutination, puis « rivière de la Douve ».

Depuis Tollevast, elle serpente les collines du Cotentin par Sottevast, L'Etang-Bertrand et Magneville, pour border ensuite Néhou, traverser et border Saint-Sauveur-le-Vicomte (limite administrative avec Rauville-la-Place, Sainte-Colombe).

Une fois dans le pays de Bauplois, elle en parcourt le marais jusqu'à la mer en se dirigeant vers l'est et en affleurant les murs de Carentan.



La longueur de son cours d'eau est de 78,6 km. C'est un fleuve navigable, notamment par les gabarres à fond plat. La Douve sort de son lit chaque hiver lorsque les inondations du marais font d'elle une petite mer intérieure éphémère, comme Jules Barbey d'Aurevilly l'a si bien écrit.

- **La Saudre**, prend sa source à Saint-Maurice-en-Cotentin au lieu-dit « La Cour ». C'est un affluent de la Douve dans laquelle elle se jette près du château de Sainte-Colombe après avoir traversé ou longé (limite administrative) les communes de Fierville-les-Mines, Besneville, Saint-Jacques-de-Néhou, Néhou et Saint-Sauveur-le-Vicomte.
- **Le Gorget** prend sa source à la limite de Canville-la-Rocque et Saint-Lô-d'Ourville. Grossi par de nombreux ruisseaux des marais de la Sangsurière et de l'Adriennerie, il s'y perd et en ressort sous le nom de *Fil de Gorges*, qui se jette dans la Douve sur sa rive droite, à la limite de Saint-Sauveur-le-Vicomte, Rauville-la-Place et Varengebec.

Lavoirs, Fontaines, Sources, Etangs...

Les lavoirs. Longtemps, la lessive s'est faite au bord de la rivière sur une pierre inclinée ou une simple planche et sans abri.

A la fin du XVIII^e siècle, un besoin d'hygiène croissant se fait tenir à cause de la pollution et des épidémies. On construit alors des lavoirs, soit alimentés par un ruisseau, soit par une source (fontaine), en général couvert où les lavandières lavaient le linge. Certains étaient équipés de cheminées pour produire la cendre nécessaire au blanchiment.

Le bord du lavoir comportait en général une pierre inclinée. Les femmes, à genoux, jetaient le linge dans l'eau, le tordaient en le pliant plusieurs fois, et le battaient avec un battoir en bois afin de l'essorer le plus possible. En général, une solide barre de bois horizontale permettait de stocker



le linge essoré avant le retour en brouette vers le lieu de séchage.

Il fallait trois jours pour laver le linge et trois passages obligés : le purgatoire, l'enfer et le paradis. Le premier jour, trempant dans la lessive, les saletés du linge sont décantées comme les péchés au purgatoire.

Le deuxième jour, le linge est battu et frappé comme les punis en enfer. Le troisième jour, le linge, rincé et essoré, retrouvera sa pureté originelle comme au paradis.

Ainsi, témoins des grands et petits moments de nos villages, les lavoirs évoquent le souvenir d'une époque révolue et rappellent le dur labeur de nos mères et grand-mères. Le lavoir est un lieu éminemment social dans chaque village. C'est l'endroit où les femmes se retrouvaient une fois par semaine et où elles échangeaient les dernières nouvelles du village, voire de la région...

Ils font partie du patrimoine culturel de nos hameaux, ils méritent d'être conservés.



Parking Auberge du Vieux Château



Chemin des Eaux Minérales



Hameau la Gathe (rte de Selsoif)



Rue des Tuileries

Sur le site « Lavoirs de la Manche », 4 lavoirs sont répertoriés à Saint-Sauveur-le-Vicomte : près du parking de l'Auberge du Vieux Château, chemin Eaux Minérales, hameau la Gathe (route de Selsoif) et rue des tuileries.

L'étang de l'avent d'un hectare se situe peu après le parc de loisirs « Forest Adventure », à moins d'un kilomètre après l'abbaye.

Cet étang de 2^{ème} catégorie est ouvert toute l'année pour la pêche, sous certaines conditions

(se renseigner auprès de l'Office de Tourisme, ou le Gardon Saint-Sauveurais)



Croix de chemin & calvaires, oratoires...

Les croix de chemin et calvaires se sont développés depuis le Moyen-âge et sont destinés à christianiser un lieu. De formes, de tailles et de matières variées (tout d'abord en bois, puis en granite, aujourd'hui en fonte, fer forgé ou en ciment), ils agrémentent aussi bien les bourgs et les hameaux que les routes de campagne et symbolisent l'acte de foi de la communauté.

Elles se multiplient à partir de 1095, date à laquelle le droit d'asile est étendu aux croix de chemins qui ont alors un double rôle de guide (croix de carrefour implantées à la croisée des chemins guidant le voyageur) et de protection et de mémoire (croix mémoriales).

Certaines d'entre elles pouvaient être sur la voie des morts : de la maison du défunt à l'église, le convoi funéraire s'arrêtait à toutes les croix pour réciter quelques prières et permettait une pause aux porteurs de la bière.

Elles servaient également de limite administrative, par exemple pour délimiter les zones habitables d'un bourg devant payer certaines taxes...

D'autres croix ont été érigées à la suite d'une initiative privée, souvent par une famille aisée qui voulait à la fois affirmer sa foi et protéger les siens. On peut distinguer ce type de croix des précédentes car on y gravait le nom de la famille commanditaire. Parfois, on y trouvait même un blason.

L'oratoire constitue davantage qu'un lieu de culte ; c'est aussi un lieu de remerciement et d'offrande avec l'espoir en retour de la protection du saint auquel il est dévoué...

En travaillant dans les champs, les paysans pouvaient y venir se recueillir auprès d'un saint patron et s'adonner à une prière sans pour autant se rendre à l'église. C'est une manière de confier au Seigneur le travail des champs et la future récolte.



Calvaire près de l'église



Calvaire de Hautmesnil



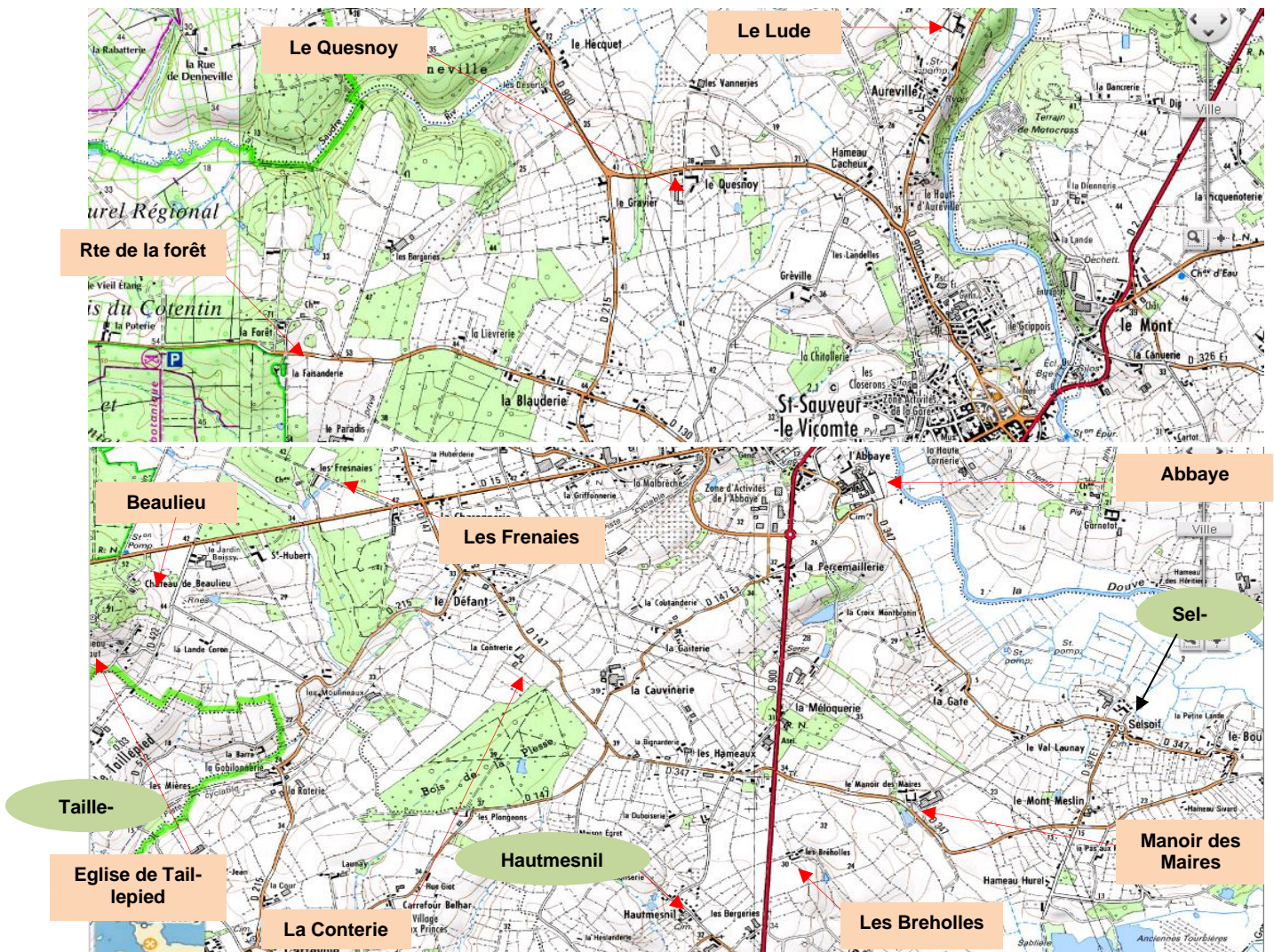
Croix d'Allier



Croix d'Auréville

Communes limitrophes & Plans





Randonner à Saint-Sauveur-le-Vicomte

- **L'OT de Saint-Sauveur-le-Vicomte**, propose, parmi sa douzaine de circuits balisés, trois circuits à partir de la commune :
 - Circuit n°1 sur les communes de Tailleped & Catteville. 8 km.
 - Circuit n° 4 sur Selsoif. 10 km.
 - Circuit n° 7 en partant de l'église de Hautmesnil, sur les communes de St-Sauveur et Catteville. 7 km.
- Ou **tout autre circuit** à la discrétion des guides



Sources

Divers sites internet, notamment Wikimanche et Wikipédia ; 1944 la bataille de Normandie - la mémoire ; Château-fort-manoir-château ; Châteaux de France ; Commune de Saint-Sauveur-le-Vicomte ; DDay Overlord ; Eglises en Manche ; Généanet ; Juin 1944 ; Lavois de la Manche ; Notes historiques et archéologiques (le50enligneBIS) ; Parc-Cotentin-Bessin ; Patrimoine-monumental ; Pays d'Art et d'Histoire du Clos du Cotentin ; Petit Manchot (le) ; PNR des Marais du Cotentin et du Bessin (*Sur les chemins de la Sangsurière et de l'Adrienerie*) ; ...

Ouvrages & documents : "601 communes et lieux de vie de la Manche" de René Gautier ; "Canton de Saint-Sauveur-le-Vicomte dans l'histoire" de Jacques Lechevalier ; "Histoire de Saint-Sauveur-le-Vicomte" de Léopold Delisle ; "Le Quesnoy, château d'un Prêtre marié" de M. Leberruyer ; "Le Quesnoy à St-Sauveur-le-Vicomte" et "château d'un prêtre marié" de Barbey d'Aureville (Publications de la Société d'Archéologie de la Manche) ; Cahiers Aurevilliens (*Bulletin de la Sté Barbey d'Aureville de mai 1935* : « quelques sources de l'inspiration aurevillienne » de Jacques Debout) ; Compte-rendu visite du "manoir des Bréholles" par Julien Deshayes (septembre 2001) ; Compte-rendu visite du "manoir des Maires" par Julien Deshayes (mars 2000) ; Note de Julien Deshayes (mai 2011) "Jules-Amédée Barney d'Aureville" ; Notice de Julien Deshayes (janvier 2011) "Le château de Saint-Sauveur-le-Vicomte : Une forteresse anglaise en Normandie" ; Notice descriptive "L'abbaye Sainte-Marie-Madeleine Postel" par Julien Deshayes (décembre 2010) ; Notice descriptive "L'Eglise Saint-Jean-Baptiste" par Julien Deshayes (décembre 2010) ; Notice descriptive "La chapelle de Hautmesnil" par Julien Deshayes (décembre 2010) ; Notice descriptive "La Conterie" par Julien Deshayes (mai 2003) ; Notice descriptive de "Selsoif" par Julien Deshayes (décembre 2010) ; Notice historique 1690-1831 et archéologique "Le Haras du Dauphin ; Blouin, valet de Louis XIV ; les Lefèvre du Quesnoy ; J.M. Le Bon" par R. Villand, (1986) ; Photos du château du Quesnoy en ruine : collection de feu Sœur Marie L'hôtelier (ma marraine) ; Remerciements à : Julien Deshayes (*Pays d'Arts et d'Histoire « le clos du Cotentin »*) ; Pierre Leberruyer (*journaliste écrivain, ancien conservateur du musée Barbey*) ; Marguerite Tyson, épouse Mauger ...